



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

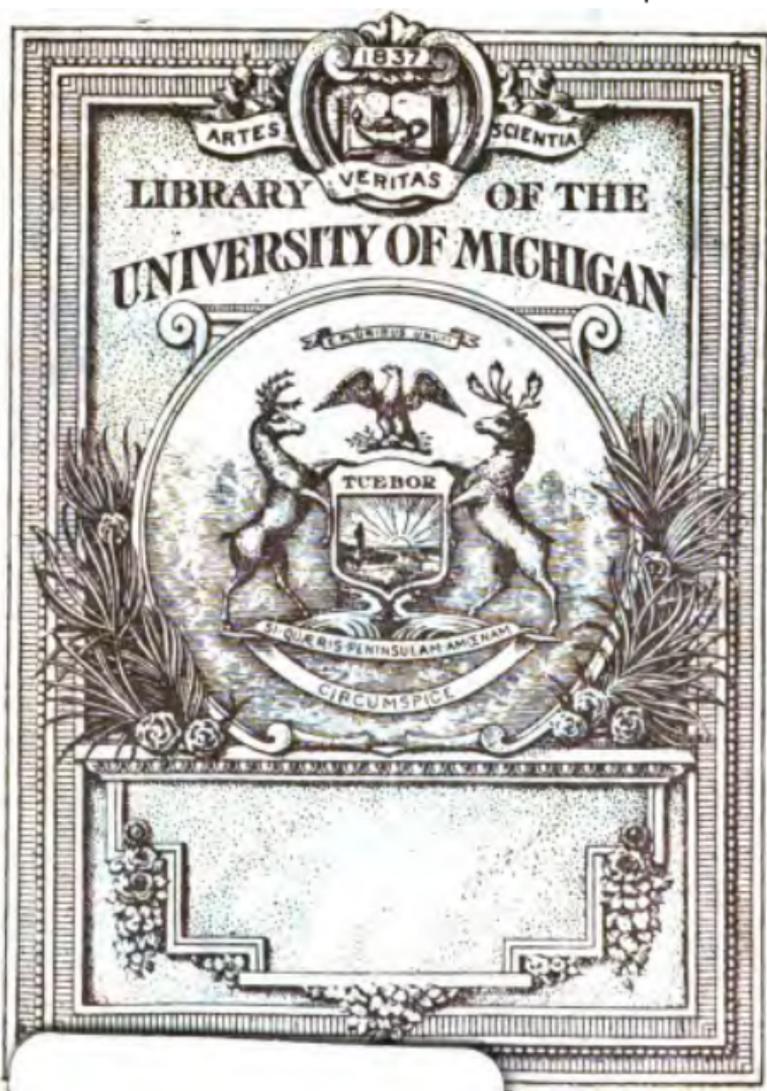
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





828

C3923

1788



828

2392

178°

Œ U V R E S.

D E

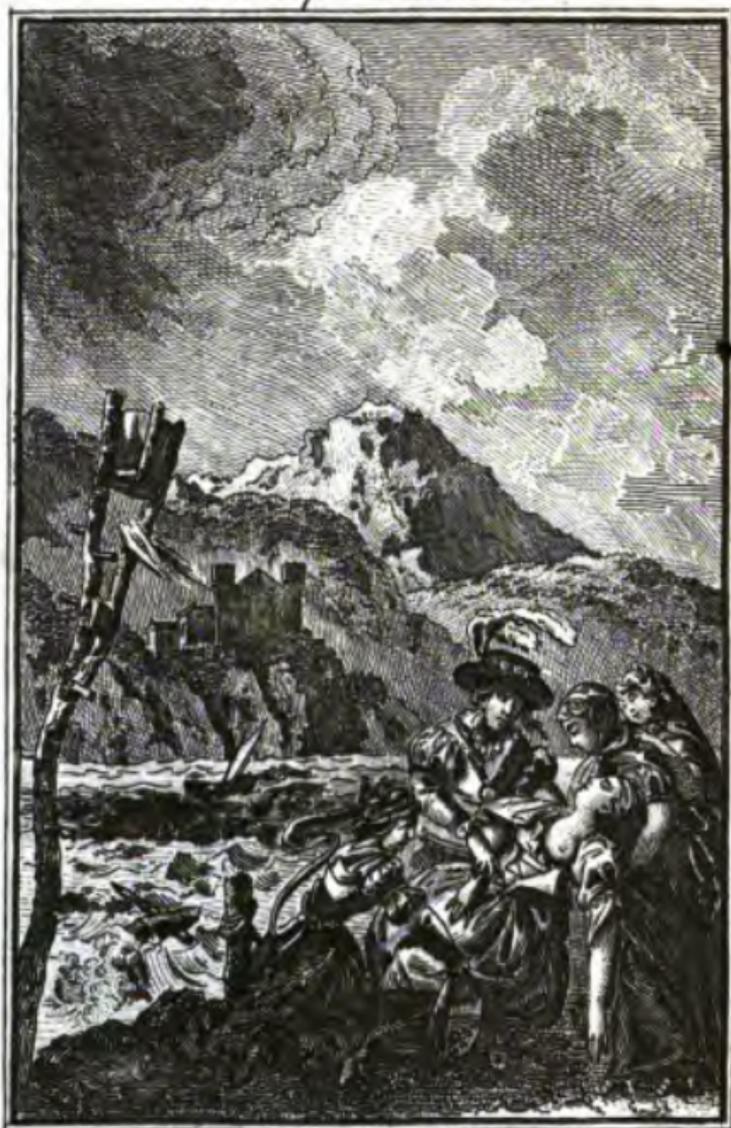
M^r. CAZOTTE.

T O M E S I X I E M E.

8
C 9
17



Frontisp. Tome VI.



Dunklee f.
L'honneur perdu et retrouvé, nouvelle.

Œ U V R E S
BADINES ET MORALES

D E

M^{rs} nequie Cazotte. 1720-92

NOUVELLE ÉDITION

Corrigée & augmentée.

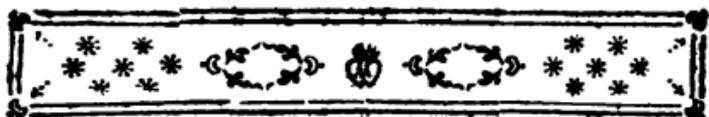
T O M E S I X I E M E .



L O N D R E S .

1788.





L'Aigle, la Chouette & le Cygne.

FABLE ALLÉGORIQUE.

VÉNUS sortant du sein des flots,
Pour la première fois abordoit à Paphos,
Dans leur enchantement, pour offrir leur
hommage,
Les peuples assemblés couronnoient (1)
le rivage,
Jupiter, satisfait de leurs empressements,
Veut pouvoir respirer l'encens
Qu'on offre à sa fille chérie,
Entendre les vœux innocens,
Que forme une troupe choisie
De nymphes, de bergers, qu'à la fleur de
leurs ans,

(1) Les anses maritimes sont presque toujours à peu près de forme circulaire, comme l'est une couronne.

Amour vient de blesser de ses traits bien-
faifans ;

On éloignoit de ce cortége aimable,
Dont le groupe enchanteur devoit ravir les
fens ,

Celui qu'un trait impitoyable ,
Rendoit malheureux ou coupable ,
Ceux que le mal d'aimer accable ,
Car il en est qu'on tient sous le sceptre de
fer ;

Ainsi que son Olympe , Amour a son enfer ;

Au milieu du vague de l'air ,

Au Dieu que l'Univers adore ,

Il faudroit un palais ; un mot le fait éclore ;

Qu'il soit... En un clin-d'œil , on eût vu
les Autans

Rassembler , dans l'Éther , les nuages
flotans ,

Et laisser aux Zéphirs le soin & l'industrie.

D'en ordonner la symétrie ,

D'en condenser les appuis inconstans ,

Dessus leurs bases accouplées ,

Cent colonnes , qu'on voit jaillir ,

A l'art qui les a rassemblées

BADINES ET MORALES. 7

**Doivent des ornemens, où, pour les
embellir,**

**On croit voir l'émeraude à côté du saphir ;
Et Phébus, pénétrant les vapeurs diaprées,
Les dore en un moment de ses riches livrées.**

Imaginez le Dôme & ses charmes divers :

Il faut, pour en être le peintre,

Avoir pu s'asseoir sur le ceintre ;

C'étoit celui de l'univers.

Bientôt la céleste pairie,

Qu'entourent les jeux & les ris,

S'assemble en ces nouveaux parvis ;

Des mets aussi simples qu'exquis,

Que le goût seul incessamment varie,

Par une incroyable magie,

Font, au besoin, succéder l'appétit.

Hébé, sans y penser, lorgne, agace, sourit.

Vulcain fait une gaucherie,

Momus une plaisanterie,

Et, parmi l'effain des plaisirs,

On voit voltiger les desirs

Plus doux encor que l'ambrosie,

**Les Dieux, dans ce palais, n'étoient pas
seuls admis.**

A quelque pas de l'immortelle troupe ,
 On pouvoit voir un antre groupe ,
 Moins enjoué , mais non moins impo-
 sant ,
 Au pied de l'Aigle (1) ; & , sur une ban-
 quette ,
 Est une dame Chat - Huant ,
 Un Paon , avec une Levrette :
 Tous habitans de l'immortel séjour :
 Toutes bêtes suivant la cour.
 Quand la Chouette est sur la terre ,
 Elle déteste la lumière ,
 Là-haut , en clignotant les yeux ,
 Elle voit mal & ne juge pas mieux.
 Sur les plaisirs du jour elle a jeté la vûe :
 Ce qu'elle voit la consume , la tue ;
 Une fête séduit , charme , enchante Paphos ,
 Et le Cygne en est le héros.
 C'est lui qui , sur les flots , promène la Déesse :
 Il étale , à son gré , sa grâce , son adresse ;

(1) L'Aigle est l'oiseau de Jupiter : la Chouette
 est consacrée à Minerve : le Paon à Junon : la
 Levrette à Diane.

Les Nymphes, à l'envi, le couronnant de fleurs,

De son duvet perlé font faillir les couleurs ;
En nageant, à côté, leur main soutient les guides.

La Chouette s'emporte à ce spectacle-là.

» Mais quelle extravagance, & tient-on à cela !

» Toutes se prennent pour Lédà.

» Voilà de fottes Tindarides. (1)

» Monsieur le Paon, dites-moi de quel œil,

» Vous voyez toutes les bassesses,

» Faites par nos demi-Déesse.

Le Paon ne répond rien ; mais il bouffe d'orgueil.

» Les colombes (2) sont défolées.

» Voyez ! les voilà dételées,

(1) Lédà étoit fille de Tindare : on appelloit les enfans de Tindare les *Tindariens*, comme les descendans d'Atrée les *Atrides*.

(2) Les Colombes sont les oiseaux de Vénus, on les peint attelées à son char.

- „ Becquetant le rocher, fans en trouver
 le goût. (1)
 „ Vénus qui, ces jours-ci, les a tant pro-
 menées,
 „ Va faire ici bien des menées,
 „ Pour établir ces pattes goudronnées,
 „ Ce bec d'oïson, qui me cause un dégout..
 „ Il plait à la beauté : cela conduit à tout.
 „ Les services d'un jour lui vaudront des
 années.
 „ Vous-vous taïsez ? vous faites bien.
 „ Le seigneur Aigle ne dit rien,
 „ Un rival pour lui se présente ;
 „ Mais il voit cela d'un œil sec,
 „ Un rival, fans ongles, fans bec,
 „ Ne sauroit causer d'épouvante.
 Il a de l'aïlle, & faudra s'en servir.
 Je passe ici pour courte vûe ;
 Mais je puis bien vous prévenir,
 Que vous payrez la bien-venue.

(1) Les Colombes, sur les côtes maritimes becquetent les rochers dont le sel les attire.

BADINES ET MORALES. II

L'Aigle , impatientement , soutenoit ce discours ;

Il crut devoir en abrégér le cours.

Chouette , ce rival ne m'embarrasse guère ,

» Confidérez de près ma ferre. (1)

» M'arrachera-t-il le tonnerre ?

» Qu'il réussisse sur les eaux ,

» Et j'applaudis à ses heureux travaux.

» Dans sa noble candeur & dans son énergie ,

» Je vois en lui l'emblème du génie ,

» A qui je dois beaucoup ; car , sans la poésie ,

» Avec tous mes vassaux je planerois dans l'air ;

» Elle appuya sur moi les pieds de Jupiter. (2)

» C'est un de ces bienfaits qui jamais ne s'oublie ;

(1) Voyez l'article de M. de Buffon sur le Cygne , & au sujet de la rivalité de l'Aigle & du Cygne.

(2) On peint Jupiter les pieds appuyés sur le dos d'un Aigle ,

- » Puisque par-là je suis sans pair.
» Des faveurs qu'il reçoit, que le Cygne
jouisse :
- » J'en suis moi-même la justice,
» Si des oiseaux je suis le Roi,
» Il brille d'un éclat qui réjaillit sur
moi.



A MADAME

A MADAME LA COMTESSE
DE BEAUHARNOIS,

En lui envoyant la Fable intitulée :
Le prix des Oiseaux, dont cette
Dame avoit proposé le sujet. (1)

JE me levois, à peine il étoit jour,
Quand, tout-à-coup, à travers la ferrure,
Je vois entrer un enfant fait au tour,
Nud comme un ver, & beau comme
l'Amour.

C'étoit lui-même. Aurois-je la berlue ?
Me suis-je dit. " Que viens-tu faire ici,
Enfant gâté ? dès long-temps, dieu merci,
Nous n'avons rien à démêler ensemble.
Si, par hasard, il te faut des leçons ;
Tu te conduis assez mal, ce me semble,

(1) Madame de Beauharnois mettoit l'auteur
dans le cas de peindre l'amour. C'est le sujet du
dialogue entre le vieux Peintre & ce Dieu.

On t'en fera de toutes les façons ,
 A ce discours , il falloit voir la mine ,
 Tout à la fois hypocrite & mutine ,
 Que me faisoit le dangereux fripon ;
 Le mal-vouloir , qui toujours le domine ,
 Etoit couvert d'une gaze si fine ,
 Que je voyois , à plein , la trahison ,
 Sous le dehors de l'innocence même ,
 Dont il vouloit me retracer l'emblème.

“ Tu ne viens pas conduit par le hasard ;
 De tes desseins il faut me faire part ;
 Ou , comme ici tu ne saurois que nuire ,
 Par un seul mot je m'en vais t'éconduire ,”

L' A M O U R.

“ Eh , bon vieillard ? Tu me connus jadis ,
 Si je t'ai fait quelque mal dans ta vie ,
 Tu conviendras du bien que je te fis
 En te donnant le cœur de ton amie ,”

L E V I E U X P E I N T R E .

“ Le malin peste ! il faudra l'écouter ;
 Voyons : sachons quelle est ta fantaisie ? ,”

L' A M O U R .

“ Ne gronde pas ; je vais te contenter.

BADINES ET MORALES. 15

Tu ne crains rien de mes espiégeries.
On a saisi mes flèches , mon carquois
Et mon bandeau. Tout est chez Beau-
harnois.

A ce nom là , tes frayeurs sont bannies ,
C'est de sa part enfin que tu me vois ,
Et que je viens accomplir un message „

LE VIEUX PEINTRE.

“ N'approche pas , malin petit fournois !
Ce joli nom d'affurance est le gage ;
Mais , de sa part , alors que je te vois ,
Je puis bien craindre & la Dame & son
page „.

L' A M O U R.

“ Que ta frayeur est ridicule „ !

LE VIEUX PEINTRE.

“ Au fait ,

„ Que me veut-on ? „

L' A M O U R.

“ On voudroit mon portrait

„ Fait de ta main „.

LE VIEUX PEINTRE.

“ Fait de ma main ? la peste !

C'est me forcer à jouer de mon reste.

Je n'ai , mon cher , ni pinceaux ni couleurs.

Sur mon talent ta maîtresse s'abuse.

Je ne vois plus. Va rendre mon excuse ,,

L' A M O U R.

“ Je vais pleurer ,,

LE VIEUX PEINTRE.

“ Je me ris de tes pleurs ,,

” Pleurs de commande ,,

L' A M O U R.

“ Ah ! vois ton injustice ;

Si j'en répands ce fera sans malice.

A mon retour je serai mal reçu ,,

LE VIEUX PEINTRE.

” Bon ! tu te plais à faire le novice ,

Je te connois & je suis bien déçu ,

Si ta frayeur n'est pas un artifice ,,

L' A M O U R.

“ Tu me crois tel que j'étois autrefois ,

Guidant le cœur au gré de mon caprice.

Mais je me vois asservi sous des loix ,

Car l'amitié , la raison , la complice ,

BADINES ET MORALES. 17

Ont si bien fait qu'il faut que je fléchisse.
Pour qu'on me garde, il faut que j'obéisse,
On est mon maître ,,,

LE VIEUX PEINTRE.

“ Il va faire pitié,
Et je me sens vaincu plus qu'à moitié.
Je ne fais quoi, pour lui, me sollicite.
A mes crayons il faut donner le fil,
Nous risquerons d'entreprendre un profil.
Affieds-toi là, mais dépêchons bien vite.
Quitte, d'abord, ce petit air boudeur.
On ne veut pas le portrait d'un grondeur..
Tu te tiens mal, en te mettant en face ;
C'est de côté qu'il faut que l'on se place.
Bon, à-peu-près, prends un peu de
maintien,
Un seul moment, garde ton attitude,
Je ne dois pas peindre l'inquiétude ,,,

L' A M O U R.

“ C'est que je souffre.

LE VIEUX PEINTRE.

“ Ah ! je m'en doute bien ;
Rester en place est un rude martyre ;

Donne à ta bouche un peu plus de soutien
 Je voudrois bien attrapper ton sourire 32.

L' A M O U R.

Attrappe tout ; je ne m'oppose à rien 33.

LE VIEUX PEINTRE.

Je ne vois pas ce qu'en toi je désire.
 C'est du naïf, du doux, de l'enfantin.
 Et ce sourire est un peu trop malin.
 L'œil est distrait 33.

L' A M O U R.

« Ah ! je perds contenance 33.

LE VIEUX PEINTRE.

« Nous avons donc terminé la séance.
 Je ne saurois faire de souvenance,
 Sur le minois d'un petit libertin,
 Un portrait fait pour ravir le suffrage,
 De Beauharnois dont tu fais le message,
 Et c'est à tort qu'elle s'adresse à moi.
 Ce qu'elle veut, doit être sous sa loi,
 Et je l'ai vu dans ses propres Ouvra-
 ges 33. (1)

(1) Dans le Recueil intitulé : *Les Amans d'au-
 trefois*, par M^{de}. la Comtesse de Beauharnois.

L E
P R I X D E S O I S E A U X .

F A B L E .

O N a mal parlé de Vénus.
Belles, dont on médit, que cela vous con-
sole.

Des cœurs faux, des esprits, ou froids ou
prévenus,

Que le bonheur d'autrui désole,
Auront, ou dit, ou cru tout cela sur parole ;
Mais on vous voit : on ne s'en souvient
plus :

Et le trait du méchant s'envole.
Quant à la mère des Amours,
Qu'en fasse des portraits à son désavantage,
Pour moi, qui la crois bonne & sage,
Sous cet aimable aspect je la verrai toujours.

C'est ainsi qu'à Cithère , endroit de son do-
maine ,

~~Je le vois~~ ordonnant des prix
Pour les cœurs d'amour bien épris.
L'amour , d'une invifible chaîne ,
Entoure les objets divers ;
Elémens & Sujets de ce vaste Univers ;
Une force qui les entraîne ,
Sans leur faire éprouver de gêne ,
Les fait concourir au maintien
De l'afſemblage où tout eſt bien.
Au beau milieu de ce ſyſtème ,
Où nous verrons plus clair , un jour ,
On eſt plus heureux , plus on aime :
La récompene de l'Amour ,
N'eſt-elle pas dans l'Amour même ?
Parmi les animaux en feroit-il d'exclus ,
Des biens par le ciel dévolus ?
Sa ſage bonté s'intérefſe
Pour les êtres de toute eſpèce.
Vous , habitans de ces heureux cantons ,
Venez oifeaux , quadrupèdes , poiſſons ;
La plus charmante des Déesſes
Vous donne part à ſes largeſſes.

BADINES ET MORALES. 21

Quant à la somme des bienfaits,
Objet de votre concurrence,
Peut-on l'évaluer jamais ?
C'est la grace qui l'affaïsonne :
Alors qu'importe ce qu'on donne ?
Il s'agiroit d'une couronne,
Qu'un peu de mirthe en va faire les fraix.
Mais déjà la trompette sonne :
Et vous appelle au concours.
Peuple ailé, c'est pour vous que la fête
commence,
Et la Déesse des amours
Vous donne ici la préséance.
Qui d'entre vous mérite mieux
D'avoir part aux bienfaits des Dieux ?
Epargnons à la patience
Tous les détails minutieux
Qui prolongèrent la séance.
Les moineaux, comme les oisons,
Chacun, pour l'emporter, étaloit ses rai-
sons ;
Et cependant le prix chancelle
Entre deux paires de rivaux,
En mérite, à peu - près égaux,

Quand de déterminer l'apparence se mêle ,
 La colombe & la tourterelle.
 La première, modestement ,
 Et sans se donner pour modèle ,
 Laisse voir qu'elle aspire , & très-témé-
 rement ,
 A voir , en sa faveur , décider la querelle ,
 Ne se vante de rien que d'ardeur & de zèle ,
 Sachant , même , au besoin , priser son con-
 current.

La tourterelle , à son tour , entre en lice ,
 Et ne néglige rien pour se faire valoir.
 Sur la toilette & le boudoir
 Elle a su dérober ces enfans du caprice ,
 Ces madrigaux , fadement doucereux ,
 Ces petits couplets langoureux ,
 Qu'ont fait tant de panégyristes ,
 Toujours l'un de l'autre copistes ,
 De la constance de ses feux.
 Tout cela lu , d'un ton de prudence
 Qu'accompagnoit la vanité ,
 Indispose Margot , la Pie.
 Sans cesse , comme on fait , d'un & d'autre
 côté.

BADINES ET MORALES. 23

Cette bavarde va cherchant de quoi redire,
Changeant tous les jours de quartier,
Et ne faisant d'autre métier,
Quand elle cesse d'épier,
Que de dérober ou médire.

Cessez de nous citer des chansons & des vers.

On vous connoît, plaintive Tourterelle.

Non, ce n'est pas la mort que votre voix
appelle,

Lui dit-elle : tout au revers.

Si vous troublez le voisinage

Par vos sons plaintifs, gémissans,

C'est pour attirer les vivans.

Encore est-il douteux que, dans votre
ménage,

Vous ayez toujours été sage.

Je n'en dirai pas davantage ;

Cela seroit hors de saison :

Mais je fais de vous quelque histoire,

Dont je prétends faire un mémoire

Pour l'amusement de Buffon.

La médifante part après cette sortie.

Elle ne fut pas démentie,

Par toute la gent porte-bec,

La Tourterelle reste à sec,
Ne trouvant point de repartie ;
Et la couronne est départie
A la colombe , d'une voix :
Chacun applaudissant au choix.

La médifance est une laide chose :
Mais canonifons-la , quand elle fe propose
De renverfer un prétendu renom ,
Acquis fans rime & fans raifon.



LA FAMILLE
DE DEUCALION,
OU
L'ORIGINE DES CARACTÈRES.

FABLE ALLÉGORIQUE.

LES ondes en courroux n'avoient fait de
la terre
Qu'un effroyable cimetièr.
Pour réparer le genre - humain ,
Deucalion , Pyrrha , des cailloux à la main ,
Les jetant par-dessus leur tête ,
Travaillent de concert, par l'ordre de Jupin ,
A remplacer la race mal - honnête ,
Qui venoit de périr par arrêt du Destin.
Ils ont épuisé la carrière ;

Tome VI.

6

Ils se retournent en arrière
 Pour voir le merveilleux effet
 De tout le travail qu'ils ont fait :
 C'est une race toute entière ,
 N'ayant pas besoin de lumière ,
 De nourrices ni de pédants ;
 Ce sont enfin des hommes suffisans ,
 Et suffisans de toutes les manières ,
 Ayant avec différens caractères ,
 Tous nos défauts ainsi que nos talens.
 Que va faire l'Auteur de la nouvelle race ?
 Il doit recommander qu'on évite avec soin
 Le sentier que suivoit le peuple qu'on rem-
 place :

D'enseignement elle a besoin ,
 Et la Morale est à sa place.
 Il s'élançe sur un rocher ;
 Et là , commence à les prêcher.
 Enfans , vous voyez la disgrâce
 Qui vient d'accabler l'Univers ;
 Tout ici nous montre la trace
 De cet effroyable revers.

Qui pût porter la céleste vengeance
 A détruire , avec notre engeance ,

Tant d'autres êtres si parfaits ,
Que sa complaisance avoit faits ?
Au Ciel nous devons l'existence ;
Vos ayeux , nés pour le servir ,
Se montrèrent soigneux de lui défobéir ;
Et , se concentrant dans soi-même ,
Chacun de s'adorer se formant le système ,
Et , bornant à soi tous ses vœux ,
N'eut plus de Frères , plus de Dieux.
Chez eux , le tien , le mien , à l'envi s'éta-
blirent ;

De là tous les excès naquirent.
L'oïseuse convoitise , allant ravir le fruit
Que le travail avoit produit ,
Ne se fert d'abord que d'adresse :
Bientôt , à l'appui du larcin ,
Elle vient , la force à la main ,
Ecraser sans remords l'impuissante Foi-
bleffe ;

Celle-ci de la ruse emprunte les secours ,
Et tout , pour se venger , lui semblant
légitime ,
En opposant le crime au crime ,
Aux forfaits ouvre un libre cours.

On voit fortir de sa main chancelante
 Le fer & le poison ; l'affreuse mort les fuit ;
 La Force à son tour les faïfit ,
 Et , répandant partout le meurtre & l'épou-
 vante ,
 Fait de la terre un théâtre d'horreurs ,
 De violences , de noirceurs ,
 Où l'on donne au tigre en furie
 Des modèles de barbarie.
 Enfin , à notre race impie ,
 Il ne manquoit plus qu'un fléau ;
 Qui veut en être le boureau ?
 Il est venu : sa trace meurtrière ,
 Sur les animaux s'étendant ,
 Ne laisse nul être vivant ,
 Et seuls nous respirons dans la Nature
 entière.
 Héritiers de ce peuple affreux ,
 Plus coupable que malheureux :
 Si nous voulons échapper au naufrage ,
 Dont tout ici met sous nos yeux
 La juste & redoutable image ,
 Craignons , aimons , servons les Dieux.
 Ils vous ont tous fait naître frères ;

BADINES ET MORALES. 29

Pour amener des temps prospères,
Pour que vos destins soient bénis,
Il faut toujours rester unis.

Aimez-vous, c'est la règle unique ;
Qu'à l'observer chacun de vous s'applique :
Que négligeant votre propre besoin,
Le bien commun soit votre unique soin.

Vous, en qui brille l'industrie,
Servez-vous de votre énergie
Pour procurer l'avantage d'autrui.
A ceux qui savent moins que lui,
Que l'éclairé présente sa lumière,
Et le fort au foible l'appui.

Je vous dis l'unique manière,
En évitant les maux dont vos yeux sont
grévés,

D'attirer tous les biens qui vous sont ré-
servés „.

Tu prêchois à pertçe d'haleine,
Pauvre Deucalion ! tu perdois bien ta peine.
Il faut en convenir, l'homme est un malin
sourd :

Aveugle aussi, mais qui le rend si lourd ?
Pourquoi n'entend-il pas ? pourquoi ne
voit-il goutte ?

C'est qu'il se tient hors de la route ,
 Où vous cherchez à l'arrêter ;
 Et qu'au lieu de vous écouter ,
 Alors il se voit & s'écoute.

Nos jeunes-gens, car ils étoient pas vieux ,
 Etoient nés tous présomptueux ;

Chacun , en écoutant son père ,
 Déjà calculoit à part soi

Ce qu'on pouvoit gagner en renonçant au
 moi ,

En préférant toujours son frère.

C'étoit pousser les droits de la fraternité
 Bien au-delà de l'équité.

Les uns , se sentant forts , concevoient un
 système ,

Qui , bannissant d'entr'eux l'égalité ,

Elevoit à la primauté

Celui qui valoît par lui-même.

Sur ce beau plan leur esprit s'est monté ,

Et , puisqu'il faut alors que quelqu'un
 obéisse ,

Il devient naturel que le foible fléchisse.

Pour ce qu'on devoit rendre aux dieux ,

Cela ne s'entendoit pas mieux.

Pouvoit-on augmenter par quelque défé-
rence

Ou leur bonheur ou leur puissance ?
Croire y contribuer par des soins, par des
vœux,

Leur paroïssoit présomptueux.

Tout en tenant cette balance,

Chacun tirant sa révérence,

Se croyant assez sermonné,

Laisse là le Père étonné,

Et va chercher quelque remise,

Pour s'arranger plus à sa guise.

Un couple seul est demeuré,

Je voudrois le peindre à mon gré ;

L'un d'eux étoit pour nous type de l'innocence,

Et l'autre étoit celui de la naïveté ;

Tous deux n'ont dans l'esprit nul projet
arrêté,

Si ce n'en est pas un, sortant de cette en-
fance,

Que de chercher l'auteur de sa naissance,

Pour prendre son avis dans la perplexité,

Implorer son appui dans un cas d'exigence,

Et lui rendre des soins , si l'âge qui s'avance
Le conduit quelque jour à la caducité.

En eux Deucalion voit tout ce qui lui reste
De ce monde impromptu qu'il venoit d'en-
fanter.

“ Approchez - vous de moi , dit - il , couple
céleste !

Un présent tel que vous n'est pas à rejeter ;
Venez lécher les pleurs que me fera répandre
Tout un monde d'ingrats qui cherche à
s'écarter ;

En voyant les vertus que vont faire éclater
Les dons que dans vos cœurs le ciel a su
répandre ,

Il se pourra que le remord
Vers les Dieux le ramène encor.

Nous , cependant , pour les rendre pro-
pices ,

Commençons par des sacrifices ,,

Tous nos originaux étoient déjà bien loin ;
Chacun ayant son dessein dans la tête ,
D'abord on pourvut au besoin.

Le magasin d'autrui fut bientôt la conquête
Du plus subtil ravisseur ;

Puis la force , puis la terreur ,
Dépouillant par-tout la foiblesse ,
Qui pour se tirer de détresse
Et sortir de calamité ,
Engage au fort sa liberté.
Voici venir les Rois , fuijis d'une autre
espèce ,
Plus terrible que les brigands.
C'étoient les odieux tirans
Conduisant avec eux tous les malheurs en
laissé ,
Et, victime de leurs forfaits ,
Bientôt l'humaine pépinière ,
Presqu'en commençant sa carrière ,
Fut plus à plaindre que jamais.
Deucalion , dans sa retraite ,
Voyant à quels malheurs ils étoient con-
damnés ,
Levoit les bras au ciel pour les infortunés.
Une race moins imparfaite
Cependant croissoit sous ses yeux ;
Soumise à la raison , obéissante aux Dieux.
C'étoit les enfans nés du couple vertueux ,
Dont l'union sous ses yeux s'étoit faite ;

De ses vieux jours ils étoient le soutien,
Et voilà les aïeux de tous les gens de bien.

Fléaux des pauvres Républiques,
Ambitieux, intrigans, politiques,
Pervers enfin de toutes les couleurs,
Les vôtres vous viennent d'ailleurs.



PLUTUS ET PROTÉE

A la Cour de Jupiter.

CONTE ALLÉGORIQUE.

DE tout temps, dans le ciel, on avoit
connu l'or :

Mais on n'en faisoit pas trésor.

Il n'en est pas besoin où règne l'abondance.

De la grandeur & de la dignité,

Le faste étoit dans la simplicité,

Et l'ornement dans la décence.

Rien n'ajoutoit de lustre à la beauté ;

Si de Vénus on vantoit la ceinture,

C'étoit un charme & non une parure.

Mais, quand parut Plutus (1), ministre de
Pluton,

(1) Plutus, Dieu des richesses; Divinité infernale.

Les choses changèrent de ton.
 Echappé des enfers, où le sort le fit naître,
 Il fit, d'abord, peu de sensation.
 Point de prestance, une mine assez basse,
 Les cheveux, comme on peint ceux de
 l'occasion,
 Œil, que la lumière embarrasse,
 Bouche, qui s'ouvre avec disgrâce,
 Pour ricanner hors de saison.
 Propos n'ayant ni rime ni raison,
 Avec cela du front & de l'audace.
 Ne croyez pas que c'est un masque que j'ai
 feint,
 C'est le Dieu Plutus que j'ai pe'nt.
 Un rival, avvenu de toute autre frontière,
 A son premier succès mettoit une barrière.
 Je ne pourrai jamais d'un trait
 Vous en faire ici le portrait;
 Car il avoit plus d'un visage.
 Surtout, toujours celui qu'il lui plaisoit
 d'avoir
 Pour effrayer, plaire, émouvoir :
 Il en changeoit comme de personnage.
 Tour-à-tour laid, tour-à-tour beau,
 Dragon,

Dragon, Crocodile, Etourneau,
 Portant écaille ou robe veloutée,
 Tel étoit le changeant Protée (1),
 Favori de Neptune & produit à la cour,
 Qu'il amusoit par plus d'un tour,
 Joignons à sa caricature
 Un trait qui le rendoit bien plus intéressant.
 Il disoit la bonne aventure.
 L'avenir est partout un morceau bien pi-
 quant.

Le plaisir auquel on se livre
 N'est rien auprès de celui qu'on attend.
 On veut l'anticiper, &, malheureusement,
 Le Destin a fermé le livre.
 Qui peut persuader qu'il en tourne un
 feuillet,
 Prendra le monde au trébuchet.
 Tandis que tout le temps se passe,
 Entre les Dieux de la sublime classe
 Qui gouverne le ciel, la mer & les enfers,

(1) Protée, pâtre des troupeaux de Neptune.
 Il prenoit la figure ou la forme qu'il lui plai-
 soit de prendre, & prédisoit l'avenir.

A disposer ces plans qui régient l'Univers,
 Chez le faiseur de tours de passe-passe,
 La foule vient, & l'on y pouvoit voir,
 La cour Céleste désœuvrée;
 C'étoit à qui s'y feroit recevoir
 Pour éviter l'ennui de la soirée.

Ennui, tyran du peuple des oisieux !
 Seroit-il vrai qu'on te rencontre aux Cieux ?
 Des changemens l'agréable prestige,
 Par la nouveauté du prodige,
 Les occupe d'abord ; mais à tout on se fait ;
 Et, quand il faut toujours une fable nouvelle,

L'auteur a beau s'échauffer la cervelle,
 Il arrive, à la fin, au bout de son rollet.

Pour tenir son monde en haleine,
 Alors le Dieu marin se produit sur la scène,
 En marchand d'avenir. Chacun veut son
 paquet ;

Chacun l'a. Pour l'effet, qu'on imagine un
 drame,

Où quelque curieux vienne exposer son fait,
 Et, pour solution, remporte une épigramme,
 Dont le mot ambigu, prêtant à plus d'un
 sens,

Lui laisse l'esprit en suspens.

Voilà l'art : pour le ciel la méthode en est
neuve ;

Les Dieux , à leurs dépens , en vont faire
l'épreuve ,

Et le premier de tous est Mars.

Il ne respire que la guerre :

Il déteste la paix : du fond de ses brouil-
lards ,

L'Augure lui répond : (1) “ Vous n'avanciez guère ,

„ En suivant de près votre objet.

„ Joignez le bien , vous le manquez tout
net :

Apollon fuit , & voici son emblème :

„ Faites vos affaires vous-même , (2)

„ Hors votre musique & vos vers ,

(1) L'ennemi bien terrassé , la guerre est finie.
L'amour des combats devient une passion sans
objet.

(2) Qu'Apollon ne donne pas son char à
gouverner à un autre. Allusion à l'histoire de
Phaéton.

„ Rien chez vous n'ira de travers.
 Vénus approche, avec un doux sourire.
 „ Voyons, devin, qu'aurez-vous à me dire ?
 On lui répond par cet amphigouris.
 „ Trafiquez de votre ceinture,
 „ En la donnant vous en aurez bon prix ;
 „ Vendez-la cher, en suposant l'usure,
 „ Votre marchand l'enlèvera gratis. (1)
 A des rébus si dignes de mépris,
 Qui n'auroit cru que la noble assistance,
 Auroit dû, là, terminer la séance.
 Mais une fois le mouvement donné,
 Comme le fol, le sage est entraîné.
 Voilà Minerve qui s'avance,
 Et Mercure est son écuyer.
 Grave beauté ! baïffez les yeux d'avance }
 Ici le ton est plus que cavalier.
 L'Augure se met à crier,
 Mais d'un ton à tout effrayer.
 „ Voulez-vous demeurer complotte,

(1) Le véritable amour est le seul prix de la Beauté.

„ Ne restez pas sous la planète ; (1)
 A cet éclat ; bien digne du trépied ,
 Tout le monde se lève en pied.
 Un bruit s'est répandu , Plutus donne une
 fête ,
 Tout y brille d'or & d'azur.
 „ Ce pronostiqueur - ci n'est qu'une grosse
 bête :
 Il est , disoit Momus , désobligeant, obscur ;
 Abandonnons à la commune
 Ce diseur de bonne-fortune ,
 Rien de sûr ici , rien de clair.
 Où nous allons l'affaire est bonne ,
 On ne la dit pas , on la donne.
 Sur ce propos , tout le monde est en l'air.
 Chacun connoît l'impatience ,
 Sur le dos de ce monstre ailé ,
 La noble foule en désordre s'avance ,
 Et se trouve en des lieux où l'art s'est
 signalé ;

(1) Mercure est en même temps messager
 complaisant de Jupiter , & , dans le monde
 physique , il joue le rôle de Planète.

Sous ses efforts tout a changé de face ;
 L'obscurité , qui n'est qu'une disgrâce ,
 Prépare à des effets qui vont tout éblouir ;
 Ce jour brillant , dont le ciel doit jouir ,
 A disparu ; la nuit a pris sa place ;
 Bientôt mille clartés la font évanouir ;
 Au vif éclat qu'elles ont fait éclore ,
 Un bel objet triomphe & s'embellit encore.

Un bruit , quoique tumultueux ,
 Nourri , sonore , harmonieux ,
 Accompagne une foule , en divers sens
 poussée ,
 Se déployant par-tout , quoique par-tout
 pressée ;

Un désordre apparent , toutefois concerté ,
 Fait régner l'assurance avec la liberté.
 D'événemens divers la scène est agitée.
 Les visages cachés sous les déguisemens ,
 Les propos ambigus , les mots à double sens ,
 Font que par - tout on croit trouver
 Protée.

Qui fût l'ordonnateur de cet enchantement ?
 Un esprit créateur en dut être la source.
 Plutus trouve tout dans sa bourse ,

Qui lui foumet un être intelligent.

C'est Comus (1), ce fameux patron de la
cuisine.

Les merveilles qu'on peint n'ont pas d'autre
origine

Que les inventions d'un faiseur de ragoûts ;
Habile à réveiller les goûts.

Mais tandis que l'orchestre roule ,
Couvrant les brouhahas, le tumulte ; les ris,
Poursuivons nos Dieux dans la foule ;
Ils joignent le patron du séjour enchanté ,
Et lisent sur son front , que , pris à l'embus-
cade ,

Sous un faux air de générosité ,
L'avarice s'immole à la fatuité.

Momus lui vient donner une cassade : (2)

„ Avez-vous vu la mascarade ?

„ C'est un attelage complet :

(1) Comus , patron des cuisiniers ; président
aux bals ainsi qu'aux festins ; inventeur des
modes comme des ragoûts. Divinité infernale.

(2) *Cassade* , mot usité pour rendre ces propos
que les masques se tiennent les uns aux autres.

- „ Esculape avec le Dieu pet ! (1)
 „ Sous le bonnet du dernier personnage
 „ Est le contraire d'un visage ;
 „ Imaginez-en le caquet,
 „ Et jugez du bizarre effet „.

Momus, après ce mot, dans la foule se noye ;
 Mais il a, du patron, bien réveillé la joie ;
 Elle échappe en éclats, sans ménager les
 tons ,

On voit partir du haut de sa burlesque mine ,
 A l'aide de ses trois mentons ,
 Un rire, qui descend jusques sur sa poitrine ,
 Et s'en va , dilatant la rate & les poumons ,
 Egayer l'intestin, dont on voit tous les
 bords.

Momus revient : vous riez sans mesure !
 Cela doit vous incommoder. . . .
 Non, non : mon succès me rassure.
 Je ne puis rien appréhender.
 J'aime la bonne compagnie ;
 Elle prend ici du plaisir ;

(1) Le Dieu Pet, en latin *Crepitus*. Il avoit à Rome ses petits autels.

BADINES ET MORALES. 45

J'en goûte infiniment à la faire jouir.

Holà, garçons ! la loterie !

Car ici, de mes dons, je veux tout enrichir ;

Plutus fait se faire obéir.

Voilà la roue en l'air. Elle tourne, s'arrête,

Et ne peut ni tourner ni s'arrêter en vain.

La fortune est toujours honnête,

Sous la loi de son souverain ;

D'elle [Phébus reçoit une lyre enrichie.

Le baudrier de Mars éclate en broderie.

L'égide de Pallas cessera d'effrayer,

Deux rubis éclatans viennent de l'égayer.

Admirez la charmante ruse,

On verra, sans terreur, la tête de Méduse ;

Paroissez, don choisi pour la mère d'amour.

Comment vous peindre ? imaginons ce voile,

Dont se couvre, au matin, cette brillante

étoile,

Douce avant-courrière du jour ;

Cette vapeur, agréable & légère,

Qui fait briller l'objet qu'elle semble cou-

vrir,

Cette vapeur, amante de Zéphir,

Que dissipe, à regret, le jour quand il éclaire ;

Sous cet ornement, la beauté
 Né paroît pas jouir d'un éclat emprunté.
 Mais je me suis trop arrêté.
 Voyons les grâces pomponnées,
 J'ai regret qu'on les ait ornées;
 Elles auront moins de naïveté.
 Voici venir, d'autre côté,
 Les neuf sœurs, jusqu'ici, de quelque rail-
 lerie,
 Le Dieu, qui les régale, avoit été l'objet:
 Il va leur prouver clair & net,
 Qu'il entend la plaifanterie;
 Et les voilà, pour prix de l'avoir bien raillé,
 En brodequins d'or émaillé.
 Tout en admirant la chaussure;
 Je crains que l'ornement ne gêne leur
 allure,
 En revenant au pinde, on souffle, on est
 en eau,
 Et l'on s'arrête à moitié du côteau.
 Tandis que le Dieu des richesses
 Fait parade de ses largesses,
 Momus croit reconnoître au manège, au
 caquet

BADINES ET MORALES. 47

Sous différentes draperies ,
L'ouvrier en espiégeries ,
Protée : il s'en approche & s'assûre du fait.
Il l'appaudit , le plaifante , le loue ,
Et finit par lui dire à l'oreille , en secret :
» Connoissez-vous un tour de gobelet ,
» Qui vaille un tour de cette roue.
Le Devin , sensible à ce trait ,
Confus , autant qu'on le peut être ,
Retourne à l'Océan chargé de son paquet ,
Et va garder les troupeaux de son maître.
Les succès de Plutus ne sont plus balancés ,
Personne ne lui faisant tête ,
Il régale , il guerdonne , il fête ;
On ne lui dit jamais : Aidez.
Mais Pluton a plié bagage.
Plutus doit suivre l'équipage :
Avec les regrets de la cour ,
Il emporta son or , . . . il en laissa l'amour.



P R O M É T H É E

sur le Caucase.

F A B L E A L L É G O R I Q U E

imitée de Lucien.

PAR ordre de celui qui lance le tonnerre ,
L'audacieux fils de la terre ,
Sur le Mont-Caucase cloué , (1)
Quoique couché sur le dos de sa mère ,
Aux plus affreux tourmens s'y voyoit dé-
voué.

Avide de remplir sa tâche ,
Le cruel Vautour , sans relâche ,
Comme indigné que son sein renaissant
Bravât la cruauté qui le va détruisant ,

(1) Prométhée, fils de la Terre, ou de la nymphe Asie.

Sembles.

Semble redoubler de furie :
 Le sang qu'il fait couler du flanc ,
 En irritant sa barbarie ,
 Excite en lui la soif du sang.
 Que tu payois bien cher ton imprudence ,
 Infortuné fils de Japet !
 Tu connus trop , alors , que la science ,
 Est un don dangereux dans un être impar-
 fait ,
 Et qu'il vaut mieux vivre dans l'ignorance ,
 Que de vouloir , simple mortel ,
 Dérober les secrets du ciel .
 Les échos d'alentour de ses cris retentissent ,
 Et les montagnes en gémissent ;
 Animaux , végétaux , tout en est consterné ,
 Et le ciel même en est importuné .
 Mercure accourt. " Ecoute , Prométhée !
 De ta sentence ici tu subis la rigueur .
 Mais tu dois convenir , quel que soit ton
 malheur ,
 Que la justice l'a dictée .
 Tu prétendis à des autels ,
 Si ton audace en est punie ,
 T'élevant au-dessus des vulgaires mortels ,

Pour souffrir le fléau, sous qui ton orgueil
plie,

Sois courageux autant qu'impie ;
Sers d'exemple aux grands criminels.

P R O M É T H É E.

Mercure, aide-moi, je t'en prie,
Que le sommeil puisse fermer mes yeux :
Obtiens pour moi cette grâce des cieux.

M E R C U R E.

Il n'est plus temps de faire ici trophée
De la hauteur dont tu fus te piquer :
Il est un Dieu que tu dois invoquer.
Fais humblement ta prière à Morphée,
Lui qui, pour toi, fut toujours bienfaisant.

P R O M É T H É E.

Je ne le connois pas.

M E R C U R E.

Voilà bien la réponse
D'un homme qui se crut en science éminent ;
Tu dormois, sans savoir comment ;
Ta bouche même me l'annonce.
Et voilà le tableau de tous les orgueilleux,
Qui veulent s'égalier aux Dieux :

Apprends donc que la subsistance ,
Le sommeil , la raison , le talent , la puissance ,

Ce qui concourt à l'existence
De l'homme foible & glorieux ,
Est l'effet d'une bienfaisance

Qui, par divers canaux , jusqu'à lui rejaillit ;
Que cette source unique d'abondance ,
Cesse un instant de couler , tout finit.

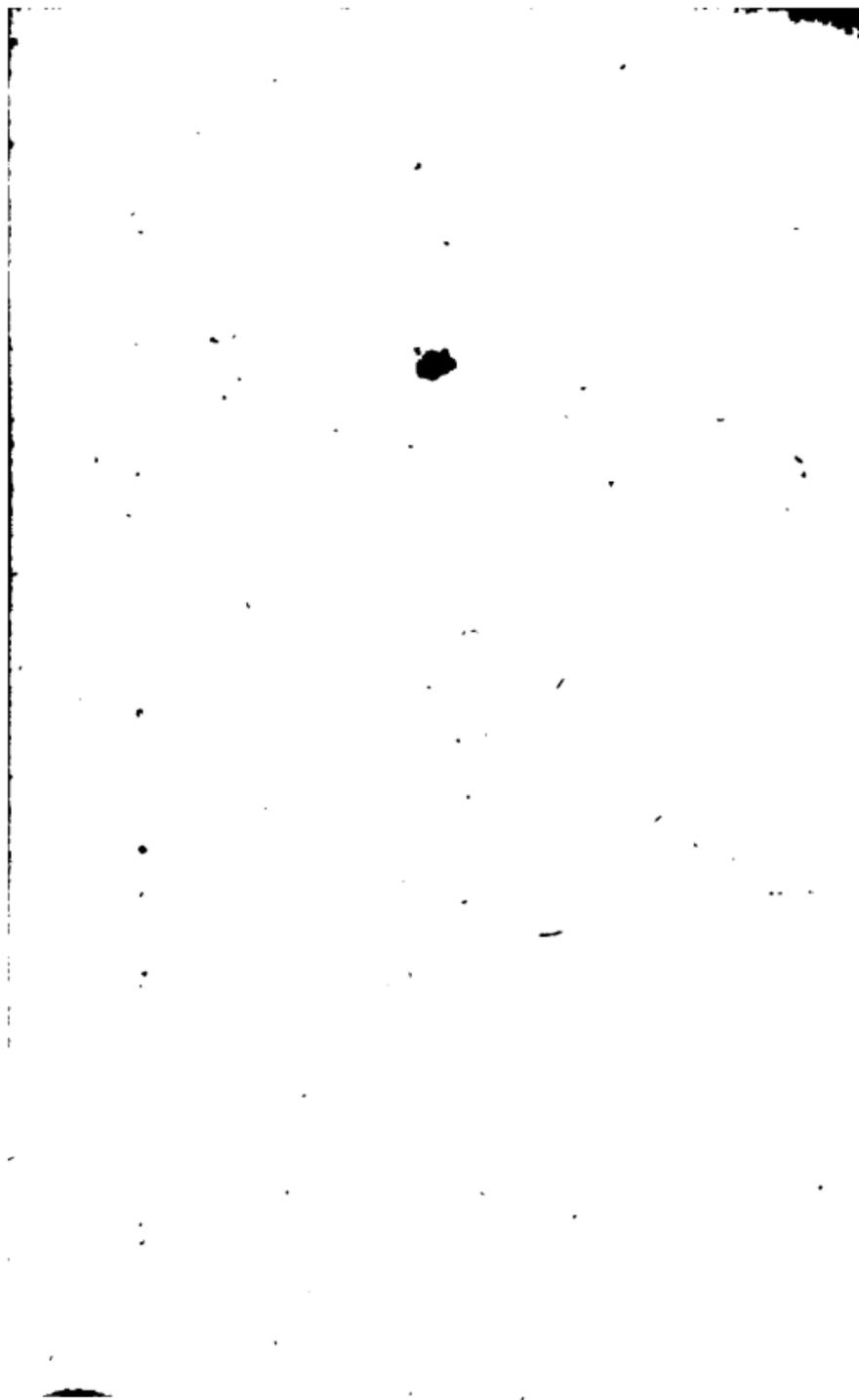
Connois l'excès de ton ingratitude ;
Comblé de ses bontés , tu te fis une étude
De rapporter à toi tous ses bienfaits divers ,
Et tu préméditas , ivre de ta sagesse ,
A la création d'ajouter une espèce ,
Et d'un maître de plus d'accabler l'Univers.
Au lieu de tant crier ; crois-moi , prie ,
importune ;

Un moment , quelque jour , changera ta
fortune ,

Lorsqu'un Dieu (1) , fils du maître à qui
tout est soumis ,

Viendra briser les fers sous lesquels tu gémiss.

(1) Mercure pronostique à Prométhée qu'Hercule , fils de Jupiter , viendra le délivrer. *Dialogue de Lucien.*



A MADAME
BERTIN.

MADAME ;

CES bagatelles-ci sont une suite de mes premiers amusemens dont vous voulûtes bien agréer l'hommage ; je puis compter sur votre indulgence pour elles ; Vous les accueillerez avec bonté ; mais aurai-je aussi bon marché de Votre raison & de votre goût

E iij

*qui se perfectionnent tous les jours ?
 Je n'oserois m'en flatter , MADAME ;
 le temps qui nous emporte tous deux
 Vous élève en tout genre & me pré-
 cipite ; il ne m'en reste peut-être plus
 que la prétention & la grimace ; ce-
 pendant , si Vous souriez à ces nou-
 velles débauches de mon imagination ,
 si elles peuvent Vous faire passer un
 quart-d'heure agréable , j'oserai me
 rassurer d'avance sur la sensation
 qu'elles pourront occasionner :*

Je suis avec respect ,

M A D A M E ,

**Votre très-humble & très-
 obéissant serviteur ,**

CAZOTTE.

L'HONNEUR
PERDU ET RECOUVRÉ
EN PARTIE ET REVANCHE,
O U
RIEN DE FAIT.

NOUVELLE HÉROÏQUE.

PUISSANCE du ciel ! fermez les yeux sur la faute que fait commettre un amour extravagant , quoique l'objet en soit méritant & le but vertueux.

Où va Sibille de Primrose , dans le désordre extraordinaire où je la vois , & par la route hasardeuse qu'elle prend ? elle s'échappe , à dix heures du soir , du château paternel ; après

avoir endormi la confiance de sa famille & des domestiques. Une échelle, ouvrage de son industrie, produit du sacrifice de ses vêtemens, l'aide à descendre, de soixante pieds de haut dans un fossé humide : elle en sort avec peine, & va frapper à la porte de son père nouricier.

Ah, Gérard ! mon cher Gérard ! ouvrez-moi : recevez-moi : sauvez-moi : tout est prêt, au point du jour, pour m'unir, par le mariage, à l'odieux Raimbert.

L'honnête Gérard se lève : ouvre la porte. Eh, notre damoiselle ! que puis-je faire ?

Me faire entrer dans votre barque. Mettre sur le champ à la voilé, nous éloigner des côtes de Bretagne. Aller si loin, si loin...

Mais où irons-nous, damoiselle ? — Où nous pourrons, Gérard : où Raim-

bert ne puisse pas me trouver. Prends ma bourse , mon ami , je te la donne de grand cœur. Voici une lettre pour Conant de Bretagne : tu iras le chercher : tu la lui remettras. Je vais te la lire , afin que tu en retienne le sens , si elle venoit à se perdre.

“ Que faites-vous en France , tandis
 „ qu'on travaille à vous enlever Si-
 „ bille ? Laissez-là les Tournois. Qu'est-
 „ ce que la gloire , Conant , auprès
 „ du bien qu'on a été au moment de
 „ nous ravir ? Que fussions-nous deve-
 „ nus , si je ne vous eusse pas aimé
 „ au point de tout exposer pour vous ?
 „ On m'unissoit demain à Raimbert ,
 „ à votre lâche ennemi ! Adieu châ-
 „ teaux , palais , principautés , ambi-
 „ tion , tyrannie & esclavage brillants ;
 „ je vous échappe , sur une foible
 „ barque. Je vais à Rome me réfugier
 „ aux pieds de l'arbitre , trois fois

„ couronné des décisions des préten-
 „ dus maîtres de la terre. On lui a
 „ surpris une dispense : elle porte sur
 „ des faux exposés. J'ai pour moi la
 „ vérité, la religion, l'amour, & fau-
 „ rai faire valoir des droits qui assu-
 „ reront pour la vie, à Conant de
 „ Bretagne, le cœur, l'ame & la main
 „ de la tendre Sibille de Primrose.

“ P. S. Je gagnerai, si je le puis,
 „ les côtes de Gascogne : de là j'irai
 „ chercher les Alpes, dont les neiges
 „ cesseront bientôt d'embarrasser les
 „ passages. Partez, Conant ; venez
 „ vous réunir à moi. Je vais prendre
 „ l'habit de Pélerine ; ce déguisement
 „ vous convient, comme à moi :
 „ adieu „.

Gérard ne peut tenir contre les ca-
 resses, les larmes & l'or de l'intéres-
 sante damoiselle. Le frère de lait &

lui mettent la barque en état d'appareiller : on s'embarque avant minuit : on met à la voile : on prend le large.

Ah, Sibille ! Sibille ! vous sacrifiez l'intérêt de votre famille , le repos de vos vassaux au choix de votre cœur. Conant est noble , vaillant , généreux , aimable , renommé. Mais Sibille ! la nature & l'humanité ont des droits ; la mer a ses périls ; on en trouve encore sur la terre : on peut bien être votre historien ; on ne voudroit pas avoir été votre conseil.

A présent , l'amour vous tient lieu de tout ; & d'abord les élémens semblent favoriser votre indiscrete entreprise. Au lever du soleil , vous vous voyez avec satisfaction au milieu de la Manche , d'où vous cherchez à gagner les côtes d'une province où vous puissiez , sans danger d'être reconnue , vous arranger pour suivre

vos projets. Mais le vent s'élève avec le jour ; il trouble le calme des flots que votre barque sillonne ; bientôt il se renforce ; c'est un orage violent ; c'est une véritable tempête qui va vous affaillir.

Gérard est forcé de ferrer toutes les voiles , d'abandonner son bâtiment aux vagues , qui le portent avec impétuosité sur les Sorlingues. Un courant l'entraîne sur les côtes de la principauté de Galles , où il va couvrir de ses débris la pointe de S. David.

La présence d'esprit ne vous abandonne pas ; elle vous fait confier votre salut à une planche ; l'instinct vous y attache & vous y retient , quand la réflexion avec le sentiment vous abandonne. Vous êtes portée sur un esquif plat & à fleur d'eau : des mains droites & secourables vous y reçoivent , en vous dérochant au danger d'être

d'être brisée. Vous êtes meurtrie ,
bleffée ; la pâleur de la mort couvre
vos joues : les tresses de vos cheveux
mouillées vont tomber sur vos épau-
les débarrassées de vos vêtemens. Ce
sont des mains de femmes qui vont
parcourir toutes ces beautés que voi-
loit la pudeur , avec des soins si déli-
cats. Il faut examiner les contusions ,
les écorchures , les meurtrissures ,
pour y appliquer des remèdes ; un
concert de voix , parmi lesquelles
celle d'un homme seul se fait distin-
guer , répète avec l'accent de la plus
vive compassion , quel dommage !
qu'elle est belle ? cependant on prend
votre bras pour y chercher le batte-
ment du pouls ; il est presque imper-
ceptible ; on appuie la main sur votre
cœur ; un mouvement foible annonce
que vous tenez encore à la vie : le
zèle uni à l'adresse emploie les res-

sources de l'art pour vous y rappeler entièrement. Nous allons, dans l'inquiétude, épier l'instant de votre rappel à la lumière pour jouir de votre étonnement, à l'aspect de tout ce dont vous êtes environnée.

L'intéressante Primrose revenoit à elle-même par degrés. Un moment lucide étoit suivi, presque aussi-tôt, d'un nouveau désordre dans les idées. La foiblesse, dans tous les cas, l'empêchoit même d'articuler des plaintes. Peu-à-peu les gelées, qu'on la forçoit de prendre, la disposent au sommeil, & l'on s'écarte d'elle avec prudence, pour la laisser jouir du bienfait de la nature.

Une heure de repos lui a rendu l'usage de la réflexion; elle ouvre les yeux. Les rideaux du lit sont fermés, mais ils lui laissent entrevoir la lumière des bougies dont la chambre est éclairée.

rée. Elle se rappelle les bruits dont ses oreilles ont été frappées , dans les courts intervalles où elle a été rendue à elle-même. Bientôt reviennent en foule les idées de sa fuite, de son embarquement , du naufrage de la barque , même de la planche à laquelle elle avoit confié son salut.

Où suis-je ? dit-elle. M'auroit-on ramenée au château de mon père ? mais ce n'est pas ici mon lit. J'entends parler bas.... J'avois perdu connoissance. Ne témoignons point que je l'ai recouvrée. Epions ce qui m'entoure ici ; & si tout nous y est étranger ; dérobons, s'il est possible, le secret de ma position.

Elle finissoit de former son petit plan. Une femme vient de soulever le rideau , s'approche d'elle , lui met la main près de la bouche. C'est , dit-elle , la respiration d'un enfant. Elle

dort encore ; allez , Suzanne , allez dire à Guaiziek d'apporter un bouillon.

Cela étoit prononcé d'un ton rempli d'intérêt. Mais quel sujet d'inquiétude pour Sibille ? L'ordre , dont Suzanne étoit porteuse , étoit donné en langage breton. Il s'adressoit à une nommée Guaiziek ; l'idiôme , ainsi que le nom , rappeloient à la tremblante belle le pays dont elle avoit voulu s'éloigner. La tempête l'auroit-elle rejetée sur les côtes de Bretagne , si dangereuses pour elle ?

On apporte le bouillon. Les rideaux du lit sont ouverts. La belle ayant la main sur les yeux , comme par l'effet d'un mouvement naturel , déguise l'attention qu'elle va donner à ce qui l'environne.

Ce sont trois femmes & un homme , d'une prestance imposante , presque héroïque.

Prenez la main , mon prince , disoit la femme dont elle avoit déjà entendu la voix. Nous allons lui soulever la tête.

Le cavalier prend la main , la baise , avec transport ; Primrose ne la retire point. Les yeux fermés , elle se laisse donner le bouillon , sans paroître le prendre. Vive dieu ! mon prince , nous sauverons notre Ange. Voyez ses meurtrissures , elles sont bien noires ; c'est bon signe. Suzanne ! apportez - moi du camphre.

La main de Primrose restoit , comme dépourvue de sentiment , entre celles de l'homme qui s'en étoit saisi.

“ Voyez , disoit-il à la femme , ma bonne Bazillette , comme ces doigts là sont moulés. Voyez , malgré la pâleur du reste du corps , comme ils sont terminés par de jolis boutons de rose !

Ah ! mon prince , disoit une autre femme , son haleine est aussi douce que le parfum des fleurs dont vous parlez.

Je veux la respirer , disoit le prince , en laissant aller la main. Ah , l'horreur ! s'écria , Bazilette. Ce sont des conferves , & non des baisers qu'il faut approcher de ses lèvres. Si , par malheur , on l'enterroit demain, le prince Lionel se seroit attiré un beau renom dans tout le pays de Galles ; mais j'en augure mieux ; nous ne l'enterrerons pas. Bien des gens doivent la pleurer : ne fussent que les originaux des trois jolis portraits trouvés dans sa poche.

Où les avez-vous mis ? dit Lionel. — Ils étoient pleins d'eau de mer : je les ai lavés ; j'ai bien nettoyé les émeraudes & les rubis dont ils sont entourés ; ils doivent être secs. — Qu'on aille les chercher. Je veux les exami-

ner. Peut-être nous trouverons-nous en pays de connoissance.

On juge combien attentivement Primrose écoutoit cette conversation. On vient de lui apprendre où elle est. Elle n'y est point connue, ni même soupçonnée; mais on va examiner les portraits de son père, de son frère, & surtout celui de Conant de Bretagne, cet homme, fait, selon elle, pour être connu, comme pour être admiré de toute la terre. Le voile, dont elle prétend se couvrir, va peut-être se déchirer. Les Bretons & les Gallois ont une origine commune; la mer qui les sépare est un moyen de communication, & fort souvent une source de querelles. On peut la sacrifier aux égards qu'entraînent les liaisons de sang, ou la rendre le gage de l'arrangement de quelque nouveau démêlé.

Les portraits sont sur la scène, &

ne rappellent l'idée d'aucune physionomie connue. Voilà trois beaux hommes , disoit Bazilette. Il y en a un qui a la physionomie d'un héros.

Elle révoit à ces messieurs là sur le bord de la mer , disoit Suzanne ; elle s'y oublioit ; des brigands l'auront surprise & enlevée. On n'a pas retrouvé les corps de ces coquins-là ; si on les tenoit , on pouroit leur faire payer chèrement ce rapt ; mais ils n'en font pas mieux , si les requins leur en demandent compte.

Lionel considéroit les portraits avec les yeux d'un rival. Celui de Conant annonçoit trop d'avantage , pour ne pas lui déplaire infiniment. Le prince de Galles avoit conçu un goût très-vif pour la belle , que ses soins venoient de réchapper des flots ; car elle étoit absolument redevable de la vie à des

secours très-bien entendus & dirigés par lui-même.

Des fenêtres de son château, dont la vue portoit sur la mer, il avoit aperçu le désastre de la barque. Un goût pour l'action, un mouvement d'humanité l'avoit fait courir au rivage, d'où il ordonnoit la manœuvre à laquelle Primrose devoit sa conservation.

Le caractère connu d'un homme sert à expliquer les actions qui en émanent: tâchons de donner une idée de celui de Lionel.

Il étoit prince héréditaire de Galles; veuf à l'âge de trente ans; jaloux de sa liberté. Tandis que le souverain du pays, son père, tenoit sa cour à Cardigan, lui, préférant l'amusement de la pêche à tout autre, vivoit, entouré de la jeunesse qui composoit sa société, dans un palais situé sur les

hauteurs de S. David, où il avoit recueilli la belle Primrose.

Par-tout où il avoit fallu montrer du courage, il en avoit donné des preuves. A l'extérieur, il étoit humain & bienfaçant, particulièrement dans les occasions d'éclat. Dans l'intérieur de son palais, comme il pensoit que tout étoit fait pour lui, il rapportoit tout à soi; pouvoit oublier un ancien service de quelque importance, mais jamais ceux qui contribuoient à sa satisfaction actuelle. Il étoit d'ailleurs impérieux; &, quelque opinion qu'il eût épousée, il en demuroit si prévenu, qu'on ne pouvoit l'en faire changer. Enfin c'étoit un prodige d'entêtement, même parmi les Gallois.

Il aimoit passionnément le sexe, & point du tout les femmes; avoit-il obtenu leurs bonnes grâces, au peu de cas qu'il en faisoit, il ne pouvoit

concevoir toute l'importance qu'elles y attachoient; &, malgré ce défaut, décelé par sa conduite en toute occasion, il avoit jusques-là toujours réussi auprès d'elles. Il est vrai qu'il étoit beau, bien-fait, jeune, magnifique & prince.

Deux enfans, en bas-âge, lui restoient de son mariage, & il avoit conservé près d'eux & de lui les femmes attachées à leur service. Bazillette en étoit la gouvernante: elle avoit la confiance du prince, à plus d'un égard, & l'on aura occasion de connoître le genre de services qui la lui avoient le plus méritée. Cette femme, d'un état moyen, entre deux âges, instruite par l'expérience, joignoit aux ressources d'un esprit naturel, beaucoup de liant dans le caractère.

Rassurée contre la frayeur d'être trop rapprochée de sa famille, contre celle

d'être reconnue, la belle malade a éprouvé un faïffement cruel, en apprenant le désastre de ses compagnons d'avanture; elle se voyoit au point de condamner la violence de la passion qui les y avoit exposés. Mais épouser Raimbert! renoncer à Conant! à la seule idée de ces extrémités, les remords sont forcés de s'éloigner. „ O chère idole de mon cœur! prononce-t-elle tout bas; la nécessité de se rejoindre à toi, est la seule chose dont Sibille doit s'occuper!

Lionel tenoit encore une de ses mains: elle la retire, comme cédant à un mouvement convulsif, & se retourne du côté de la ruelle.

Bazilette lui arrange un oreiller sur la tête. Sortons, sortons, dit cette gouvernante. Les forces reviennent: on a besoin de sommeil. La pauvre enfant n'a peut-être pas dormi depuis
trois

trois jours, quoi qu'elle ait toujours eu les yeux fermés.

Les portraits étoient demeurés sur un bureau; Lionel s'en faisoit, & sort. Bazillette ferme les rideaux. Veillez, Suzanne, dit-elle à une autre femme. Je vais placer Guaiziek dans l'antichambre; si l'on s'éveille, vous appellerez.

Primrose étoit bien accablée : cependant elle ne s'endormit pas avant d'avoir réfléchi sur ce qu'elle avoit pu connoître de sa situation.

Elle ne pouvoit pas toujours rester insensible & muette. En exerçant aussi noblement l'hospitalité à son égard, il étoit naturel qu'on fût curieux de la connoître. Il falloit donc arranger un petit roman tout d'invention, dont le plan pût faciliter les moyens de réaliser celui qu'on avoit dans la tête.

De son côté, le prince de Galles

comptoit faire prendre à l'aventure une tournure absolument différente. Il étoit amoureux, à sa manière, plus qu'il ne l'avoit été de sa vie.

» Charmante petite créature ! disoit-il, le sentiment de l'amour ne vous est pas nouveau. Il y paroît à la garniture de vos poches. Occupée du souvenir agréable de vos conquêtes, vous en portez partout avec vous les trophées ; mais je cesserai d'être semblable à moi, ou je vous ferai oublier tous ces triomphes.

Puis, en regardant le portrait de Conant. Ce charmant vainqueur n'est, peut-être, que l'effort de l'imagination d'un peintre désœuvré !

Vas, ma bonne Bazilette, soigne bien ta malade ; surtout, dès que la parole lui sera revenue, tâches de savoir qui elle est ; elle nous en doit la confidence.

Bazilette va mettre tout le zèle possible à remplir les ordres dont elle est chargée ; mais ce sera avec les ménagemens imaginables. Ses soins lui gagneront la confiance avant qu'elle en demande un témoignage ; & , si elle se montre curieuse , ce sera pour avoir un motif de plus de se montrer empressée.

Vient-elle auprès de la convalescente ? C'est pour lui offrir des secours. Primrose , à son approche , ouvre les yeux.

„ Ah ! les beaux yeux ? s'écrie la bonne. Il ne nous falloit plus que cela pour nous achever. Un homme va venir vous voir. Fermez-les , pour son repos. Mais non : ne les fermez pas ; ils éclairent l'appartement. Ils témoignent que vous êtes vivante , & raniment l'espérance de tout ce qui s'intéresse à vous. Hélas ! ils peuvent donner

la vie ou la mort à quelqu'un devenu plus malade que vous par votre danger, & depuis votre danger.

M'entendez-vous ? Témoinnez-le par un signe. Faites voir, mon ange, que votre âme ne s'est point éloignée de ce beau corps. Ne parlez pas, j'ai un bouillon à vous donner ; buvez lentement, buvez tout ; mangez cette confève ; elle doit vous fortifier. Souffrez qu'on vous mette sur ce lit de repos, on va faire le vôtre. Suzanne, venez ! Guaiziek, appelez votre compagne ! Donnez-moi toutes la main, & craignons de blesser le petit ange.

On cessera de s'arrêter sur les soins délicats & recherchés que rend Bazillette à sa malade. Quatre jours se sont écoulés, sans avoir donné lieu à des événemens d'un autre genre que ceux qu'on vient de retracer. Une seule circonstance a varié. Lionel ne peut plus

s'emparer d'une main; toutes deux sont cachées sous la couverture.

Deux parfaitement beaux yeux, pleins d'une langueur attendrissante, démontrant une touchante sensibilité à ce qui les environne, éveilleroient une véritable compassion dans l'ame la plus endurcie. Ils font un tout autre effet sur Lionel. S'il a dû faire des sacrifices, ils sont faits; c'est à lui à en exiger à son tour; mais il lui en faut, dont son orgueil puisse s'applaudir; tout autre seroit vil à ses yeux.

A mesure que la pâleur, occasionnée par l'effroi, la fatigue, l'épuisement & la défaillance se dissipe, on voit renaître les lis & les roses sur un teint, où le printemps de l'âge développe ses plus brillans trésors. Le retour de la santé s'annonce avec la pompe de la beauté dans toute sa fraîcheur. La belle Primrose a risqué de répondre

par quelques signes, par des mots obligeans à ce qu'on lui dit de flateur, au vif intérêt dont elle paroît être l'objet.

Enfin le temps est venu pour Bazillette d'entâmer le chapitre des confidences. Un signe qu'elle fait & qu'on entend, éloignant les importuns, la laisse seule avec la convalescente ; & la conversation critique va commencer.

„ Oh, belle entre toutes les belles ! Savez-vous où vous êtes ? Non, mademoiselle, lui répond foiblement Sibille.

Pauvre enfant, précipitée des nues dans le sein des mers, la Providence vous y ménageoit un berceau où rien ne pourra vous manquer.

Après ce début, l'adroite gouvernante passe à l'histoire des procédés secourables de Lionel, à l'égard de la

belle naufragée : l'éloge de l'intelligence, de l'ame, du courage, des vertus du prince s'y mêle naturellement & orne le récit d'un trait de bienfaisance & d'humanité, paroissant s'élever au-dessus de la règle ordinaire & dont il est seul le héros.

Primrose, ayant déjà tout appris, feignoit néanmoins de tout apprendre; mais elle n'en témoigne pas une moindre surprise de se voir tombée dans des mains aussi humaines, aussi généreuses. Les bienfaits, dont elle avoit à se louer, devenoient d'autant plus touchans pour elle, qu'ils partoient d'une main aussi élevée, & empruntoient un nouveau lustre à ses yeux, de la noblesse de leur origine.

„ A présent, dit Bazillette, nous attendons la récompense des soins dont vous voulez bien vous louer. Faites-nous connoître la personne à qui nous

avons le bonheur de rendre quelques services. C'est pour payer notre zèle & non pour l'encourager. Vos beautés, votre douceur, le charme qui vous environne l'ont déjà porté à l'exès où il peut atteindre. Dites-nous par quel coup de fortune, une personne de votre âge, aussi foible que vous l'êtes, a pu être livrée aux hasards de la mer sur une foible barque de pêcheurs ?

„ Hélas, mademoiselle ! voici mon histoire. Mon père, encore à la fleur de l'âge, est affligé d'un mal extraordinaire, contre lequel les dernières ressources de la médecine ont échoué. Un saint personnage a eu la révélation que ce mal ne pouvoit être guéri, si je n'entreprendois le pèlerinage de S. Jacques de Compostelle. J'en ai solennellement fait le vœu. Le voyage par terre étoit effrayant. Nous avions une

barque. J'ai imaginé, allant de côte en côte, pouvoir gagner le golfe de Gascogne, en profitant des beaux temps de la saison. J'en devois partir pour l'Espagne, avec un de mes frères qui m'accompagnoit. Vous savez le reste de ma fâcheuse aventure.

Elle est bien malheureuse, madame, dit Bazilette; d'autant, que, selon l'apparence, M. votre frère aura péri; mais vous devez avoir fait encore d'autres pertes; au moins, si l'on en juge par les effets trouvés dans vos poches.

Ici, la rougeur monta au visage de Primrose. Elle la surmonte. J'y avois, puisque vous le savez, mademoiselle, une somme suffisante pour accomplir l'objet que je m'étois proposé de suivre, & faire une offrande sur le lieu, avec quelques portraits de famille. Mes seules pertes d'ailleurs sont ma capefine, mon camail, mon bourdon &

mon chapelet. Ce sont des choses nécessaires, dans ma position; mais de peu de valeur en elles-mêmes. Mais mon pauvre frère, madame; mais l'homme qui nous conduisoit? voilà de véritables objets de regret.

Tout n'est pas désespéré pour eux, madame; mais vos inquiétudes sont fondées, & je les partage: on n'a rien omis pour les secourir, s'il étoit possible de le faire, ou pour les retrouver. Tout a été inutile. Je vous fatigue un peu, promettez-m'en le pardon, & accordez-m'en le signe, en nous apprenant le nom de famille de celle à qui nous nous sommes absolument dévoués.

Je suis forcée à le taire, répondit la belle convalescente; mon vœu m'oblige à voyager humble, & absolument inconnue.

Sibille prononça difficilement ces

dernières paroles. Bazillette la supposant fatiguée, termina la conversation, pour en aller rendre compte à Lionel.

Le prince l'écoute, pendant quelque temps, sans l'interrompre; puis, éclatant tout-à-coup. Oh, la touchante, humilité, qui voyage avec une galerie de portraits de famille, enrichie de pierres précieuses! O, la dévote pèlerine, avec ses jolis petits reliquaires! Oh, la prudente famille, qui abandonne tout son espoir sur un misérable bateau de pêcheur, pour venir du milieu de la Manche chercher le golfe de Gascogne? Tu fais, ma chère Bazillette, mêler un peu de vérité dans tes propos, pour leur en donner la couleur, & tu dois t'y connoître. Y en a-t-il la plus légère apparence dans ce récit?

Je ne fais, mon prince; mais ses yeux sont tellement d'accord avec ses

discours; ce qui sort de sa bouche a tant de naïveté, tant de grâces; le son de sa voix a une si agréable mélodie, qu'en l'écoutant, on est comme enchanté. Il faut être tirée du cercle de cette illusion, pour trouver ce qu'on a entendu invraisemblable.

Nous pensions, dit Lionel, avoir sauvé des flots une très-jolie créature humaine; &, si je n'avois pas vû ses petits pieds faits au tour, je croirois avoir attiré une syrène dans mon palais. Elle me tourne la tête: elle m'occupe, à ne pas me laisser de repos. Mais j'en jure, par Merlin; cette enchanteresse ne m'échappera pas. Elle n'a pas fait cette histoire pour être crue; elle se couvre d'un voile dont elle veut bien qu'on apperçoive la foiblesse; notre opinion sur elle va s'égarer; l'imagination s'enflammera, & l'enthousiasme va lui créer une magnifique existence.

Le beau plan, ma Bazillette, pour surprendre & soumettre un cœur comme le mien! Elle me pique, à mon propre jeu. Je n'aurai point trouvé de femme qui ne m'ait dit plus qu'elle ne favoit, & les flots en ont jeté une sur mon rivage, plus muette que les poissons. Elle me taira même. . . . avant de sortir d'ici, elle recevra de moi une leçon de maître. Retourne vers elle: comble la discrètement de soins. Si elle paroît assez reposée pour me recevoir, tu me feras avertir. Mais, non. Si je la vois, je serai tenté de lui faire l'aveu de ma passion. Je me laisserois emporter, & m'engagerois trop avant. Agissons prudemment. Sois mon interprète. Fais valoir, avec mes avantages naturels, ma solidité dans mes goûts, ma sensibilité aux bontés dont on m'honore; ce qu'elle peut se promettre enfin, d'un homme passionné, puissant &

magnifique. Quand ta parole m'engage trop , j'ai, tu le fais, la ressource de la défavouer. Fais, Bazillette, fais qu'elle puisse m' sourire en me voyant; pense aux fossettes de ses joues, & imagine les grâces de ce sourire enchanteur; il doit faire oublier le plus beau lever du soleil. Mais je t'arrête trop long-temps; revole vers la dame actuelle de mes pensées; tâche de l'occuper de moi, plus encore que je ne vais l'être d'elle.

Bazillette est au chevet du lit de Primrose, & seule; car elle en a renvoyé Suzanne, sur un prétexte. L'aimable convalescente ne dort point. L'adroite confidente imagine un prétexte de faire l'éloge des qualités du cœur du héros dont elle est l'agent & l'interprète. La satisfaction qu'il éprouve, en voyant sa charmante hôtesse, est un canevas assez naturel

pour cette brillante broderie. On ne parle ni de sa jeunesse, ni de l'éclat de son rang, ni des avantages de la figure. Il ne faut pas perdre du temps à rappeler ce qui s'annonce de soi-même. Mais on ne tarit point sur sa bonté, sur sa sensibilité, sur les excès où le porte sa reconnoissance.

Sibille écoute avec attention, & même avec une sorte de complaisance; & prend, enfin, la parole.

„ Mon expérience, mademoiselle, suffiroit pour me convaincre de la vérité du portrait du prince Lionel, que votre zèle même ne fauroit avoir embelli. Jetée par la tempête, mon désastre, & ma situation désespérée ont été mes seuls titres à des bontés dont on ne fauroit évaluer le prix. Les offres les plus obligeantes viennent achever d'y mettre le comble. La sensibilité m'impose d'en user avec

discrétion. Voici la seule épreuve à laquelle je compte mettre la générosité du prince. Mon devoir m'appelle à Compostelle. J'ai besoin de trouver un passage, à l'abri de l'autorité, pour me rendre le plus promptement possible au lieu de ma destination.

Echappée à peine au naufrage, à peine rétablie, languissante, dit Bazillette, vouloir affronter de nouveau les dangers de la mer ! ne voyez-vous pas que le ciel a condamné l'indiscrétion & la témérité de votre vœu ? Ah ! mettez vos belles mains dans les miennes. Je vais vous aider à en faire un bien propre à vous dédommager du ridicule & des inconvéniens attachés à la suite de celui qu'un illuminé vous a surpris.

Et quel pourroit être ce vœu ? reprit Sibille. Celui, répond Bazillette, d'ai-

mer avec passion un prince puissant ,
qui vivroit pour vous seule.

Mon état, répond Sibille, ne me
permet pas d'aspirer à une conquête
aussi brillante.

Qu'appellez-vous, votre état ma-
dame? Vous nous le laissez ignorer.
Mais je me rappelle, moi, un transport
héroïque de mon prince, lorsqu'il vous
tenoit entre ses bras, sanglante, déco-
lorée. Quand ce cher homme trembloit
pour votre vie. " Quoi! disoit-il; nous
» ne sauverons pas ce chef-d'œuvre
» des cieux, cet ange égaré sur la
» terre, étouffé dans les flots! qui peut-
» elle être? Quel barbare l'a exposée
» à la furie des élémens? Ah! si on
» l'a fait descendre d'un trône, je l'y
» replacerai. Qu'elle ouvre ses beaux
» yeux. Qu'elle recouvre le précieux
» usage de tous ses sens, pour vois
» à ses genoux, dans un esclave, de-

„ cidé à l'être toute sa vie , un ven-
„ geur déterminé à sacrifier pour elle
„ sa fortune & son existence „.

Voilà , mademoiselle , des sentimens trop passionnés & des desseins trop nobles ; une pauvre pèlerine errante , comme je le suis , ne sauroit en être l'objet. Je n'ai point à rougir de ma naissance ; mais la Providence m'a placée dans un rang bien inférieur à celui où m'ont élevée les conjectures du prince Lionel ; & même , en leur supposant une sorte de réalité , il me seroit impossible d'entrer dans aucune de ses vues. Ma main & mon cœur sont engagés. Je suis femme , mademoiselle ; si , comme tout m'engage à le croire , mon état lui inspire une véritable compassion , c'est de cette seule vertu de son cœur , dont je réclame ici l'énergie. Comme l'objet de mon vœu est de rappeler à la vie ce que j'ai de plus

cher au monde, je désire de pouvoir remplir avec promptitude ce projet religieux : j'en implore les moyens. Le comble des bontés auxquelles il me soit permis d'aspirer, est une place sur un bâtiment. Je suis d'ailleurs en état de me pourvoir de ce qui peut manquer à mon petit équipage.

„ Quoi ! dit l'adroite confidente, penser à partir dans l'état de foiblesse où vous êtes ? Sortir d'ici, dénuée de tout ! & le noble & généreux Lionel le souffrirait ! Il couvrirait de saphirs d'Orient votre camail & votre capeline ; & , plutôt que vous manquassiez d'un superbe chapelet, il irait faire une descente en Ecosse, pour enlever le rosaire à la madone de Karickfergus. Qui fait, (mais il y faudroit un peu d'adresse) si vous ne le conduiriez pas en pèlerinage avec vous ? Oh, le beau couple que vous feriez ! Dans le fait,

madame, nous vous aurions beaucoup d'obligation, si vous rendiez notre maître un peu devot : c'est la seule chose qui lui manque : faites-en un petit saint, & il sera parfait.

Si l'on a pris une idée de la passionnée mais vertueuse Sibille ; si l'on a pu démêler combien elle est fière & décidée, on peut imaginer quel fut son dépit, au développement des vues de Lionel sur elle. Après la dernière proposition de Bazillette, il ne lui étoit plus permis de prendre le change.

Lui échappera-t-il une marque de mécontentement ? Elle est trop maîtresse d'elle-même, trop prudente. Un trait de hauteur ? un souvenir qui l'humilie à ses propres yeux, vient de les lui faire baisser sur le champ.

Sans les portraits trouvés dans sa poche, & les brillans dont ils sont environnés, on ne l'élèveroit pas dans

le discours, au rang des princesses, en la traitant dans le fait comme une vile aventurière; puisqu'en la supposant mariée, on osoit.....

„ Rends toi justice, se dit-elle intérieurement. Pourquoi tous ces portraits? Tu ne voulois que celui de Conant! il étoit avec les autres; il falloit tout enlever, ou faire un outrage de plus à la nature. Exposée maintenant par la singularité de ton équipage, souffre sans murmurer les conséquences des idées bizarres qu'il a dû faire naître. Vois de sens froid ta situation; &, en te défiant des ruses, tâches d'échapper ici à la puissance, sans la blesser. Ce prince est rempli d'humanité: ton existence en est la preuve. Il est noble; &, si tu pouvois t'avouer à lui, il rentreroit, sur le champ, dans l'ordre des égards qui te sont dus; mais il faut le forcer à des ménage-

mens pour une pèlerine inconnue, dénuée d'assistance & de conseil ; il faut le porter à la protéger, obtenir enfin, de la générosité, de l'élévation de l'âme, qu'une femme sans défense soit dérobée aux désirs que ses foibles attraits ont fait naître, par celui-là même qui comptoit s'y abandonner. Ciel ! oh, ciel ! quel embarras ! quelle position !... Tu vas pleurer, retiens tes larmes ; caches tes inquiétudes ; tu en a dévoré bien d'autres dans le secret. Fusses-tu échappée à Raimbert, si tu n'eusses su cacher que tu préférois la mort au malheur de lui donner la main ? Tu employas la feinte pour te conserver à Conant, pour ne lui être point ici ignominieusement ravie, emploie tant de ménagemens, de discrétion, de retenue, que, sans effaroucher le vice intéressé, dont tu te vois environnée, tu puisse réveiller dans une

ame bien née le goût des sacrifices qu'exigeroit la vertu.

Primrose se faisoit ces reproches , cette exhortation , cette sermone , rapidement & à l'abri d'un gros oreiller. Toute habile qu'est Bazillette , elle prend le change , & explique une rougeur subite , suivie d'un long silence , à l'avantage du succès de la négociation dont elle s'étoit chargée. Elle sort , sur un prétexte , & va rendre compte à Lionel , selon ce qu'elle a pu imaginer.

Votre belle se prétend mariée , amoureuse , fidelle. Cependant je me suis hasardée à lui proposer un petit pèlerinage avec vous , en termes honnêtes mais intelligibles. Elle a rougi , baissé les yeux ; & ne m'a montré ni dents ni griffes. Comme elle me sembloit capituler avec elle-même , je n'ai pas cru devoir l'engager plus loin. Il faut

laisser quelque chose à faire au mérite.

Tu te surpasses, ma bonne Bazillette ; tu excelles : courons, volons vers ta nouvelle pupille. Je vais lui pardonner tous ses petits torts.

Primrose est surprise de l'air satisfait dont Lionel l'aborde ; on débute par un compliment sur la convalescence ; on paroît comblé de l'espérance de la voir suivie par le retour de la santé la plus brillante ; puis on veut chercher le bras, pour s'assurer si le pouls est parfaitement réglé. Tout en appliquant des baisers sur le drap dont la main est couverte, les protestations d'amour, de dévouement suivent sans intervalle. Gloire, puissance, richesse, on offre tout, on fera tout partager, on sacrifiera tout.

Lionel eût été plus loin, quand Sibille, élevant un peu la tête, à l'aide
de.

de son oreiller , prend froidement la parole.

„ Vous m'avez sauvé la vie , prince : je vous la dois ; mon honneur m'étant beaucoup plus précieux , ne sauroit être le prix de ce service. Continuez d'être mon généreux bienfaiteur , & recueillez sans remords le prix de la vertu : c'est la satisfaction intérieure , & l'admiration des autres. Soyez en tout le modèle de vos Sujets. Une passion , telle que la vôtre s'annonce , mettroit le comble à mon malheur en faisant le vôtre , mon devoir me défendant d'y répondre , & m'étant plus aisé de renoncer à la vie qu'à mes principes.

Le sens , le ton & l'air dont cette courte harangue est prononcée ont pétrifié Lionel. Il tire à l'écart sa confidente. As-tu oui cette femme avec ses grands principes ? A-t-on jamais

débité avec cette solennité, cette emphâse, une tirade aussi froide, aussi sèche? T'a-t-elle fait rêver, comme elle me fait extravaguer, lorsque tu m'es venu dire qu'elle s'arrangeoit avec elle-même pour se rendre? Mais examinons de sens froid cette étonnante créature; qu'est-ce que cet assemblage de fleurs & d'épines, de beauté, de froideur, d'extravagance, de raison, de grâces & de pédantisme?

Elle est née en Bretagne: rien n'est moins équivoque. L'aspect d'un péril très-éminent peut seul l'avoir déterminée à s'échapper sur une barque. De quel genre étoit ce péril, s'il n'étoit pas la suite d'une ou plusieurs aventures? Les petites images trouvées sur elle nous en représentent les héros. Je l'ai arrachée des portes de la mort. On lui a rendu des soins capables d'en toucher bien d'autres. Tu lui as

fait les offres les plus généreuses ; moi-même j'ai enchéri , & nous n'avons rien obtenu ; pas même la plus petite marque de confiance , pas un seul mot de vérité ! auroit-elle deviné mon caractère , & voulu l'irriter par des oppositions , au point de me faire donner dans les excès d'une passion dont il me fut impossible de me rendre le maître ? Me donner de véritables chaînes , à moi , Lionel ! Ne nous déconcertons point , Bazillette. Vas braver les glaces de son accueil. Je crois m'y connoître ; tout , chez elle est composé. Ne la préviens que par ton empressement à la servir. Si elle a un but , elle te parlera la première , tu ne le pénétreras qu'en feignant de le seconder. Il m'est venu une idée ; je la crois lumineuse ; nous pouvons être joués par une maîtresse de l'art. Mais si jeune , être déjà à

ce point de perfection ! cela seroit bien extraordinaire ; examine de ton côté ; du mien , je pèserai tout , & nous nous reverrons.

Bazillette , un ouvrage à la main , est dans un coin de la chambre de la Pélerine prétendue : elle observe les mouvemens , pour pouvoir prévenir les besoins.

Primrose feint un assoupissement ; examine , en dessous , sa gardienne , & s'en défie : mais à qui se fierat-elle ? Déterminée à ne point se laisser vaincre , il est un point d'importance sur lequel elle voudroit surmonter : c'est qu'on la laissât partir sur un bâtiment : c'est qu'elle pût fortir du palais , pour aller , elle-même , à la recherche d'une occasion favorable de s'embarquer.

Doit-elle trouver des oppositions insurmontables à l'exécution de ses projets ? Cet amour , dont on lui a

parlé, a-t-il pû dénaturer entièrement un être généreux & le rendre déraisonnable, injuste, violent, tyrannique ? Jusqu'à ce jour, ses charmes lui ont assujetti tant d'esclaves, aveuglement dévoués à ses volontés, dont le bonheur de la servir étoit le salaire. Elle ordonnoit souverainement alors : elle se propose de s'abaisser à la prière ; pourra-t-on lui être inexorable ? Cela lui sembleroit contre nature.

Mais on ne peut la deviner ; il faut qu'elle s'explique. Elle fera toujours moins gênée avec la gouvernante ; & il ne lui restera plus qu'à se débattre honnêtement avec le prince. A la suite de ces réflexions , soit naturellement, soit à dessein , elle éternue fortement.

“ Que le ciel vous bénisse, madame ! dit Bazillette , accourant , un mouchoir à la main. Voilà , enfin , un signe du plus parfait rétablissement. Mon pau-

vre cher prince en fera comblé. Puis elle levoit les épaules , jetoit les yeux au ciel , & soupiroit.

De quoi le plaignez-vous , mademoiselle ? Vous le savez assez , madame : n'en parlons plus. A présent , hélas ! il ne s'agit plus de satisfaction : c'est de la vôtre dont il est occupé. Il s'y sacrifiera ; je le connois. Mais croiriez-vous que ce beau jeune homme pleure comme un enfant ?

Je l'aurois cru , répond Primrose , au-dessus d'une semblable foiblesse , & le plains de tout mon cœur. Je ne puis disconvenir qu'il ne soit intéressant , même attachant , & je le sens , au moment où je me vois en quelque manière contrainte à suivre un plan désobligeant pour lui. C'est ce sentiment même , qui me porte à désirer plus vivement , qu'en secondant mes vœux , il se délivre d'un objet con-

traire à son repos. Lui en doit-il coûter beaucoup pour se vaincre ? Je lui aurai proposé un acte héroïque de plus, digne de sa belle ame. Engagez-le, mademoiselle, à travailler dès aujourd'hui, pour assurer son repos & le mien, en me procurant les moyens de suivre mon pèlerinage.

“ Quelle fée vous êtes ? s'écria Bazillette. Vous prêchez pour qu'on vous laisse aller, comme feroit une autre, afin qu'on la suivit ; &, pour entendre de ces paroles là, on la suivroit au bout du monde ; c'est comme un enchantement ; & mon prince vous refuseroit quelque chose, madame ? Il ne seroit donc pas le plus sensible, le plus complaisant, comme il est le plus reconnoissant, le plus aimable, le plus doué de tous les hommes. Il en pourra mourir, madame ; je le connois ; je le vois amoureux pour la première

fois de sa vie , & redoute pour lui l'effet d'une passion , bien fondée sans doute , mais aussi violente qu'elle est malheureuse. Cependant , quoiqu'il doive lui en coûter , il ne se ménagera point : il vous servira de tout son zèle. Ah , s'il pouvoit se métamorphoser en dauphin ! il vous porteroit lui-même à l'odieux rivage que vous préférez à celui-ci , où véritablement vous êtes souveraine ; & se trouveroit payé d'un regard de vos beaux yeux ; d'un geste caressant de cette main ; mais , au moins , avant de le quitter , vous lui direz votre nom.

Il l'apprendra de moi , reprend Primrose , quand j'aurai satisfait au vœu qui m'oblige , quand mes devoirs seront remplis.

Bazilette vient rendre compte de sa nouvelle conversation ; voyant la chose à sa manière , elle en étoit comme

trionphante. Lionel l'interrompoit de temps en temps. " Une fée ! tu disois bien. C'en est une. Sur ses vieux jours elle fera forcère. Finissez donc , mon prince : je vous ai fait tout de pâte de sucre , & vous êtes méchant comme un tigre. Ecoutez-moi jusqu'à la fin ; & elle continue.

" Lorsqu'il est question de la métamorphose en dauphin ; quel charmant tableau ! s'écrioit le prince. Je me vois à la nage ; comme je m'étudierois à bien lisser mon écaille ? Mais je t'en avertis , je gagnerois la pleine mer avec mon fardeau , & ne m'arrêteroïis qu'au terme du pèlerinage. Vas , ma chère bonne , joue tout ton jeu avec elle. Elle m'aura trouvé présomptueux. Prends-en la faute sur toi. J'arriverai aussi timide qu'un enfant ; mais malin comme celui que je veux faire triompher. Elle veut être vénérée : il

faut se prêter à cette fantaisie. Si je fais manquer de respect , je fais comment on le prodigue. Je vais donner le mot à ma Cour. Comme la pélerine doit être connoisseuse , elle verra des gens qui ne sont point mal en scène ; l'intérêt de sa fanté veut qu'elle se lève. On viendra lui faire cercle. Je me mêlerai dans la foule. Il faudra qu'elle me violente pour m'en tirer. Tu lui as fait faire un déshabillé modeste. Prends cela sur ton compte , afin qu'il ne soit pas refusé. Quand elle voudra manger à table , engage-la à m'y honorer d'un couvert. Je m'y conduirai d'une manière à ne point t'attirer de reproches. Nous pourrons après la décider à faire l'ornement de la mienne. Je ne m'y négligerai point ; j'emploierai tout pour la prévenir & lui plaire. Si je n'obtiens rien d'elle , pas même son imposant secret , j'ai

sur ma table d'échecs deux pièces à jouer toutes prêtes. J'oppose une petite barbarie à beaucoup de rigueur ; une noirceur innocente à une dissimulation hypocrite , & je la fais échec & mat.

Voyons, rapidement, Primrose sortir de son lit, recevoir des mains de la complaisante Bazillette un déshabillé, dont les avances doivent être remboursées. Imaginons Lionel, figurant d'un air modeste au milieu du cercle choisi, dont la belle convalescente est entourée ; une musique agréable, disposée dans une anti-chambre voisine, supplée au défaut d'une conversation animée : dans les endroits les plus tendres, Lionel semble s'en attribuer l'expression, en laissant échapper, & comme furtivement, du côté de la charmante hôtesse, des regards en-

flammés & timides. Voilà les tableaux des premiers jours.

Bientôt la belle convalescente se laisse inspirer la complaisance de permettre au prince de partager le repas préparé pour elle seule. Bientôt deux courtisans sont admis à ce petit couvert servi par les femmes. Plus Lionel est respectueux, plus il inspire de confiance; Primrose gagnée par le concert de cet extérieur séduisant, se laisse engager à faire les honneurs de la table du palais, & y représente avec autant d'aisance & de dignité que l'eût pu faire la princesse de Galles.

Une conduite aussi soutenue, dans une passe aussi difficile pour une aventurière de quelque espèce qu'elle fût, auroit ouvert les yeux à un homme susceptible de revenir d'une prévention. Quant à Lionel, ce qui auroit dû l'éclairer, ne servoit qu'à l'aveugler.

“ T

“ Tu le vois , disoit-il à Bazillette , depuis je ne fais combien de jours , je fais le soupirant & l'écolier , & n'en suis pas mieux. Elle reçoit comme une reine , du haut de sa grandeur , (sans jamais sortir de son ton noble & sérieux) les hommages & les respects que je fais ramper autour d'elle. Le naturel infini de cette comédie me charmeroit , si elle n'étoit pas trop longue ; si je n'y jouois un mauvais rôle ; si je n'aspirois pas avec tant d'ardeur au dénouement ; mais tu ne la quitte pas. Que fait-elle , lorsqu'elle est seule dans son appartement ?

“ De longues prières , mon prince , avec une dévotion qui vous en inspireroit. Elle se promène souvent seule sur la terrasse , qui est de niveau à son appartement. Là , je ne saurois la suivre , & je suppose qu'elle y prend l'air , & cherche à rétablir ses forces par

l'exercice. — Elle ne parle jamais de moi ? — Elle vous entend louer avec beaucoup de complaisance ; vous donne infiniment d'éloges & encore plus de bénédictions. — Fais-lui venir l'idée d'une promenade, en calèche, dans mes jardins, je ferai son cocher. — J'essaierai de la lui proposer ; mais vous avez un moyen sûr de la déterminer à bien des complaisances, de la mener même à la pêche : c'est de l'affurer fortement vous-même que, ne pouvant vous promettre de trouver de sitôt une occasion sûre pour la conduire où elle veut aller, vous faites armer un bâtiment de force, qui puisse la mettre à l'abri du danger des corsaires & des forbans, dont la côte, de temps en temps, se trouve infestée. Ces paroles là feront un grand effet sur elle, & ne vous coûteront pas plus à dire que tant d'autres auxquelles vous ne croyez pas.

BADINES ET MORALES. III

Lionel suit ponctuellement les avis de sa confidente. Primrose monte dans la calèche , & ses amusemens se varient ; elle se prête bien plus qu'elle ne se livre ; ne montre ni humeur , ni impatience , ni crainte. Si Lionel saisit une occasion de lui parler , si le sujet en est indifférent , elle répond avec une liberté mesurée ; si c'est un éloge , elle cherche modestement à s'en défendre. S'il échappe une étincelle de ce feu dont le prince se dit consumé , elle est éteinte par la réserve , la froideur & le silence. Une conduite aussi prudente , aussi réservée , de la part d'une étrangère , eût suffi pour donner d'elle une haute opinion à tout autre qu'au prince de Galles ; tout tournoit chez lui au profit de sa passion & de son entêtement. Il fortoit de ces tête - à - tête plus furieux d'amour , & toujours plus aveuglé.

“ C’est , disoit - il à Bazillette , un petit monstre d’orgueil qui veut me voir ramper à ses pieds ; c’est une pelotte de neige parée de la ressemblance d’un ange , & environnée du brillant de l’Arc-en-Ciel ; elle ne me glace pas : elle me candit. C’est un être sûr de ses avantages , habitué à rendre ce qui l’environne dupe de son calcul. Je triompherai de ses ruses. As-tu fait parler à Bannistok , le chef de ces bateleurs qui font des équilibres de chevaux , & jouent des farces à Cardigam ?

Il vous est dévoué , dit Bazillette ; mais vous ferez les frais de la décoration & des habillemens.

Je vais être un peu méchant , ma bonne ; mais on m’y force. Je ne veux pas avoir été publiquement le jouet d’une aventurière , d’une jongleuse du haut-vol ; car celle-ci ne sauroit être

princesse dans un autre sens. J'ai joué pour elle, & peut-être trop naturellement je l'avoue, l'attentif, l'empresfé, le magnifique, l'amoureux jusqu'à l'imbécillité. En attendant que je mette sur la scène de nouveaux personnages; le seul rôle à essayer est celui du désespoir; c'en est fait, je m'y livre, je vais tomber malade de langueur. Si l'on se montre insensible; tu me le pardonneras, ma bonne, je deviens, mais sur le champ, impitoyable.

Oh, perle des beautés de l'Armorique, aimable Primrose! Vous ne soupçonniez pas les complots formés contre vous. Rassurée par la promesse d'un bâtiment armé pour vous conduire, vous vous étiez déjà precautionnée d'étoffes pour former le petit équipage nécessaire à votre travestissement. Quelle raison empêche d'y mettre les

cifeaux ? Ici je reconnois votre prudence.

Si l'offre d'un bâtiment étoit un jeu , si l'on pensoit à vous retenir malgré vous , vous auriez de nouveau besoin d'une échelle. Ce que vous venez de faire mesurer , pourroit , au besoin , vous en servir.

Déjà , par une fuite de caractère , par-tout où vous avez été conduite , vous n'avez pas fait un pas sans observer. On vous croyoit occupée des positions des bâtimens , des embellifemens dont vous faisiez l'éloge , quand vous étudiez très - sérieusement les moyens de parvenir à l'escalier dérobé. D'après vos apperçus , vous avez déjà formé trois plans de retraite. Je vous felicite de ne vous être point oubliée , car les pièges vous entourent de toutes parts , & le principal ressort reparoit sur la scène , un grand

mouchoir à la main. C'est Bazillette larmoyante ; elle se jette sur un siège. Ah, mon pauvre prince !

Que lui est-il arrivé , répond Primrose , d'un véritable ton d'intérêt & de crainte ?

Partez , madame , partez , avant que nous ayons le malheur de le perdre. On vous imputerait sa mort , & vos charmes ne vous garantiroient pas des effets de la douleur de tout un peuple , qui vous imputerait d'avoir assassiné un héros charmant , leur idole.

Primrose éprouve un trouble véritable. Est-il en danger de la vie ? — Il y est , madame , depuis quelques jours , la langueur le mine ; il ne se plaignoit pas : il est si bon ; mais il vient de tomber en foiblesse ; & , au moment où je vous parle , les secours de la médecine sont autour de lui.

On a fait passer la triste nouvelle à Cardigam. Tout va être en rumeur.

Sibille étoit au lit : elle se lève à la hâte , jette une robe sur elle , s'appuie sur le bras de Bazillette , & se fait conduire à l'appartement de Lionel.

La belle y étoit attendue. Des palettes d'un sang bien brûlé sont sur un guéridon : des phioles de remèdes , des élixirs de toute espèce couvrent une table. Lionel , tout décoloré , est étendu sur son lit : deux gens de l'art sont au chevet. Les courtisans , les yeux baissés & en silence , sont à l'entrée de la chambre , & les gens de service en sortent d'un air consterné.

Le cœur de la sensible étrangère ne tient point à ce spectacle : il éprouve une émotion dont les yeux portent le témoignage. Comme elle s'approchoit :
„ Ne le faites point trop parler , madame „ , dit d'un ton bas & triste

un des deux Esculapes. Cependant, elle, se penchant assez près de l'oreille, prend la main du prétendu mourant, la lui serre avec affection : „ Prince, me reconnoissez-vous ?

„ Oui, répond Lionel, d'une voix foible & entre-coupée; je vois mon idôle adorée, ma chère & cruelle ennemie. — Moi, votre ennemie ? — Si vous ne l'êtes pas, donnez m'en la preuve par un foible trait de confiance. Que je puisse emporter au tombeau le nom de celle dont les rigueurs m'y font descendre !

„ Ah, Prince ! de quelles rigueurs véritables avez-vous à vous plaindre ? Que me demandez-vous ? Respectez mon honneur & mes devoirs ; &, d'ailleurs, commandez : vous ne pouvez trouver en moi que dévouement. Je ne balance point de l'avouer à la face du ciel & de la terre, un intérêt ver-

tueux, mais bien tendre, m'attache à vous. Que Lionel vive ! oui, je le répète, qu'il vive, & la sensible..... (son nom fut prêt à lui échapper) ne se contentera pas de faire au ciel les vœux les plus ardens pour lui; mais elle rendra grâce chaque jour de ce bienfait, comme lui étant personnel, à celui qui tient dans ses mains nos destinées : &, lorsque la religion du serment cessera de lui imposer silence, non-seulement elle fera connoître les bienfaits dont elle a été comblée, les bontés, les grâces dont elle a été l'objet; mais elle se fera un honneur de rendre publiquement justice aux dons du ciel & de la nature, aux qualités héroïques qu'elle a remarquées, admirées, chéries dans son généreux protecteur, le prince de Galles.

Cette tirade, débitée d'un ton de vérité & d'enthousiasme, fit quelque

effet sur les acteurs de la scène tragique , représentée par Lionel. Tous baissoient les yeux, après s'être entr'observés. Lionel, toujours entier dans son sentiment, étouffe d'orgueil & de dépit; mais il fait voiler à l'extérieur la secrète passion qui le maîtrise.

„ Vous ne voulez pas, madame, dit-il, d'une voix foible, que le malheureux Lionel meure. Vos volontés font des loix. Il s'abandonne à tous les soins propres à le rappeler à la vie : puisse la nature s'y prêter, & vous être aussi soumise que son cœur !

Ces dernières paroles, articulées d'un ton foible, annonçoient le terme de la visite. L'inquiète Sibille retourne dans son appartement.

Le désordre de son ame paroît dans le mouvement de ses yeux, dans le caractère entier de sa physionomie.

L'adroite intrigante, attachée à ses pas, va essayer de le mettre à profit.

Bientôt des larmes abondantes & feintes de cette dangereuse femme en feront couler des yeux de la sensible Primrose. Ah! je me doutois bien, madame, lui dit la fausse affligée, que vous aviez un cœur. Non, non, vous ne laisserez pas mourir notre aimable maître; vous n'aurez pas cette barbarie.

Et qu'y puis-je, Bazillette, si le vif & tendre intérêt que j'y prends ne l'engage pas à conserver ses jours?

Mais rien n'est plus aisé, madame, c'est que vous ne marquez pas assez ce touchant intérêt. Quand il s'agit de sauver la vie, il faut y mettre un peu moins de réserve: en lui disant, Lionel, vivez; que ne lui passiez-vous au col ces deux beaux bras! Qu'aviez-vous à redouter, dans l'état de foiblesse où il est? Vous avez manqué une belle occasion

occasion de nous le rendre à tous ; mais cela pourra se réparer. Rien n'est encore désespéré, madame, & je suis sûr qu'il vivra ; si vous me permettez de lui aller dire que vous voulez vivre pour lui.

Arrêtez, mademoiselle, c'est à moi à ménager mes expressions. Dites - lui qu'au besoin, j'exposerois ma vie pour sauver la sienne : & c'est beaucoup ; car je ne m'appartiens point, & je mettrois quelqu'un de moitié de mon sacrifice. Ne dissimulez point au prince Lionel qu'après des devoirs, dont rien ne peut me faire perdre le souvenir, je me ferai un honneur, une gloire de le chérir plus qu'aucun homme qui soit sur la terre. J'y mets la condition d'être bientôt délivrée, par un dernier effet de sa bienfaisance, du malheur de nous tourmenter inutilement tous les deux, en entretenant par ma présence ici,

une passion qui peut entraîner sa perte & la mienne.

Bazilette a passé d'un appartement à l'autre ; il y auroit dans son rapport de quoi défarmer l'inflexibilité même ; tout échoue contre un orgueil excessif & piqué, contre l'entêtement poussé à l'excès.

Dans ce que vous venez de me dire, ma bonne, je ne trouve que des paroles. On se refuse aux plus petits effets. J'ai appris, depuis long-temps, à me jouer de l'honneur & de la vertu, pris dans le sens où cette fine beauté les emploie. On ne perd point le droit d'aspirer à la possession de ces titres sublimes en cédant à Lionel, & c'est déjà un grand triomphe de lui avoir aussi long-temps résisté. Je suis bien indigné de tout ce jeu-ci. Ma Bazilette, à mesure que je descends, on s'élève jusqu'à moi ; on finit par pré-

tendre à l'Empire. Je dois ordonner les apprêts d'un départ.... Que ce projet est bien éloigné de mes vûes ? Mais je dois paroître occupé de remplir celles de mon tyran. Je ne prends que huit jours de terme; tu peux le dire; nous préparons des événemens dont la fuite pourra faire prendre une autre tournure aux idées. En attendant, je m'ennuie comme un mort dans ce lit, entouré de tout cet attirail funèbre; mais je dois y attendre une autre visite de mon inhumaine, & ne veux ressusciter qu'à sa voix.

Passons rapidement sur des situations prévues. Primrose vient voir le malade. Il se laisse engager à faire un effort & à prendre l'air; il se mettra même à table, sans faire usage des mets dont elle sera chargée. Il s'y montrera de plus en plus silencieux, circonspect, timide même, mais toujours attentif.

Quelques jours se sont écoulés dans les langueurs de cette monotonie ; lorsque le son bruyant d'un cornet , partant des cours du palais , vient varier la scène. Il est embouché par un nain , & annonce l'arrivée d'un chevalier étranger , précédé par son écuyer : C'est Clarence d'Angleterre , qui , bientôt se présente lui-même.

Arrivé à Cardigam , il a appris la grave indisposition de Lionel , & vient lui en témoigner sa sensibilité.

Le prince de Galles paroît surmonter le mal dont on le dit accablé , pour faire les honneurs de son palais à un hôte de cette importance ; il le présente à Primrose , dont il crayonne en peu de mots la fâcheuse aventure. Le spirituel & poli Clarence paroît en avoir été prévenu par les bruits publics , & s'applaudit de pouvoir présenter des hommages à une dame , moins connue

encore par ses malheurs, que par ses beautés & ses vertus, célébrées dans tout le pays de Galles.

On se mit à table. Primrose y est assise entre le nouveau venu & Lionel; &, pour suppléer autant qu'elle le peut à l'état de foiblesse de son bienfaiteur; elle s'intrigue pour animer la conversation, & fait, en quelque sorte, les honneurs de la table.

Clarence répond aux attentions en homme qui connoit le monde; &, soit qu'il parle des pays étrangers, ou de la cour d'Angleterre, tout lui fournit l'occasion de combler d'éloges la charmante étrangère qui fait l'ornement du palais de S. David; les beautés de l'Angleterre, celles de l'Europe sont mises en sacrifice.

A des éloges si forts, si redoublés, la modeste Sibille baisse les yeux, rougit, & laisse tomber une conversation,

dont la fuite pourroit la jeter dans un nouvel embarras.

Le lendemain , les respectueuses attentions de Clarence pour elle ont redoublé ; le surlendemain , elles prennent encore plus de caractère , au point que , profitant d'un instant où l'indisposition de Lionel le force à s'écarter , le chevalier Anglois fait à la dame une déclaration d'amour en des termes aussi ménagés que positifs.

Elle n'eut pas le temps d'y répondre , affecta même de ne l'avoir pas entendu. Mais elle n'en étoit pas moins embarrassée ; elle entrevoyoit une persécution de plus , & peut-être les suites plus funestes d'une rivalité sans objet réel.

Elle étoit occupée de ces réflexions , lorsque le bruit d'un autre cornet fit retentir les cours , & annonça l'arrivée du chevalier Mackenfal , d'Irlande.

On étoit à table , & le redoutable Irlandois s'y trouva placé en face de l'aimable Primrose. Je dis, redoutable : il l'étoit, par la plus épaisse paire de moustaches qui eût jamais ombragé une physionomie irlandoise ; un nez énorme & recourbé la surmontoit , accompagné de deux yeux hagards , qui sembloient vouloir s'élancer de la tête.

De temps en temps , cet affreux regard tomboit sur la belle inconnue ; comme s'il y eût été porté par la réflexion. Bientôt il la fixe d'un air de connoissance.

Il en falloit bien moins pour allarmer l'inquiète Primrose. Ah , malheureuse Sibille , serois-tu , par hasard ; connue de cet étranger ! Tu ne l'as jamais vû ; mais il peut arriver de France , où le bruit de ta fuite aura été répandu ; peut-être sort-il de la Bretagne. La frayeur la saisit ; la rou-

geur lui monte au visage , & le couvre du plus vif incarnat , & ce moment de trouble est saisi par toute la compagnie, Mackenffal triomphe du désordre qu'il occasionne , & cherche à l'augmenter , en paroissant sourire avec affectation & à la dérobée à la jeune étrangère , qui détourne la tête , pour éviter ses odieux regards , & faisant l'impossible pour dissimuler son embarras & ses craintes.

„ Ne vous troublez pas , princesse ! dit le barbare irlandois. Je fais ménager mes connoissances. Vous aviez confié votre destin errant à la mer ; elle vous a déposée ici , où vous me semblez être en assez belle posture ; mais il vous plait d'y conserver l'incognito ; je ne dérangerai pas un plan , dirigé sans doute au plus grand bien de vos affaires. Vous n'avez perdu qu'une petite barque : vous vous occu-

pez fans doute ici d'un armement plus avantageux. Dès ce moment j'entre dans vos projets, & vous pouvez compter sur la discrétion de votre dévoué Mackenfal.

Je ne vous connois pas, répond Primrose, avec une modeste assurance. Si le commencement du discours de l'Irlandois l'avoit jetée en quelque sollicitude, la fuite lui avoit entièrement prouvé qu'elle & sa véritable histoire lui étoient entièrement inconnues.

„ Il faudroit, madame, replique l'Irlandois, dire, je ne vous connois plus. Il vous plait d'oublier quelques bontés que vous eûtes pour moi, quoique la date n'en soit pas prodigieusement éloignée. Vous m'affranchissez par-là de la reconnoissance. Le procédé est noble, digne de vous.

Moi, des bontés pour vous? reprend la belle inconnue, du ton ferme & élevé

de Sibille de Primrose, la lèvre & les yeux armés du dédain le plus méprisant.

Eh, non, vous n'en eûtes pas ! s'écrie Mackenfall, & je ne méritai jamais de connoître, encore moins d'approcher de la pathétique, de la sublime Margerie, le miracle de Beaucaire, qui a inspiré tant de dévotion pour les mystères à tous les pèlerins de la dernière foire.

„ Seigneur, chevalier, dit d'un ton froid Sibille, entièrement rendue à elle-même, vous êtes absolument dans l'erreur, & vous pouvez aller renouer ailleurs vos liaisons avec votre Margerie.

Je n'irai pas plus loin, divinité de nos tréteaux, dit l'Irlandois, avec emphase. Mon ton peut nous avoir un peu brouillé; mais, vous le savez, je brille dans les raccommodemens, & si

vous avez fini votre engagement ici, pour le mois de Juillet, je vous offre de vous reconduire en triomphe à Beaucaire, en croupe derrière Carfilarz, mon écuyer.

Vous ferez bien de vous aller montrer seul à la foire. Vous êtes un extravagant. = & vous une jongleuse, dans toute la force du terme. Je le maintiens. Voilà mon gand : qui osera le ramasser ?

Ce fera moi, brutal Irlandois ! répond Clarence, reçois le démenti de toutes tes grossières faussetés. Prince ! poursuivit le chevalier Anglois, en se tournant vers Lionel ; mes affaires pressent mon départ de votre cour. Ouvrez nous le champ, demain matin. Vous venez de voir outrager devant vous la vertu, dans le plus beau de tous les objets qui font l'ornement du sexe ; dont nous avons juré de prendre en

toute occasion la défense. Soyez aussi
 empressé, aussi jaloux que je le suis
 d'en voir tirer une vengeance éclatante.

Clarence, répond Mäckenffal, en
 retrouffant ses mouftaches, vous ne
 ferez pas le premier jeune homme
 qui se fera perdu pour l'amour des
 dames de ce haut parage. A demain,
 à demain. L'enragé lance un de ses
 plus terribles regards & se retire.

Clarence vient se jeter aux pieds de
 Sibille, plongée, par la dernière scène,
 dans un nouveau genre de faiffement.
 Je fais vœu, madame, de répandre
 jusqu'à la dernière goutte de mon sang,
 pour réparer l'outrage fait à votre
 vertu. En difant cela, il faiffit un mou-
 choir, échappé dans ce moment des
 mains de la belle préoccupée. " Que
 ce gage, s'écrie-t-il, m'äerve d'écharpe
 dans le combat, & foit une preuve
 demain à tout le pays de Galles de
 l'honneur

l'honneur que vous me faites en m'agréant pour votre chevalier.

Ah, madame, dit alors Lionel! mon peu de confiance dans mes forces m'empêche de disputer au valeureux Clarence, l'honneur dont il va se couvrir; jugez de mon désespoir.

Prince, & vous chevalier d'Angleterte, répondit Primrose, votre zèle m'oblige infiniment; mais je ne me tiens point offensée par des discours qui ne s'adressent point à moi. C'est à cette jongleuse Margerie à s'en formaliser.

Si vous n'étiez pas étrangère & inconnue, madame, reprit Lionel, on se flatteroit d'empêcher le combat; les chevaliers de ma cour sauroient bien, par la force des statuts, obliger Mackenffal à venir à vos genoux reconnoître son erreur. Nommez-nous,

madame, celle que nous devons servir de tout notre courage, &....

N'allez pas plus loin, prince. Je ne suis point cette Margerie, & vous en donne ma parole. Vous devez la recevoir, ou, jusqu'ici, vos intentions, vos égards pour moi m'en auroient imposé. J'ai promis ailleurs & sous les plus inviolables auspices de ne point me nommer, que mon vœu ne soit accompli.

Il faudra donc, madame, tenter le sort des armes. " Allez, Clarence, allez vous reposer; mon prévôt vous fera préparer la lice. Je ne saurois être votre juge. Je suis trop prévenu en faveur de la cause dont vous allez soutenir & faire éclater la justice. A ces mots, le prince, paroissant accablé de foiblesse, se retire, appuyé sur les bras de ses écuyers.

Primrose entre dans son apparte-

ment, assez mal remise des différens genres de trouble dont elle venoit d'être successivement agitée. Elle s'y livroit depuis quelque temps à ses réflexions, le front appuyé sur la main, lorsque Bazillette vint autour d'elle pour le service, & l'attaqua de conversation.

„ Vous rêvez, madame. Vous en avez sujet. C'est une belle, une noble chose qu'un combat. On y joue notre honneur à un sanglant croix ou pile. Béni soit Dieu, qui n'a jamais permis qu'on attaquât le mien; mais je ne voudrois pas le voir au bout de la lance de Tiran-le-blanc. Aussi notre prince le dit bien; lui, qui fait la chevalerie comme je fais mon pater. C'est votre maudit secret qui fait la cause de tout le mal. Vous êtes la première; à ma connoissance, tombée dans un égarement de ce genre, & vous verrez

comment il vous en prendra. En général, nous parlons, nous autres femmes à tort & à travers. Le silence est ici plus dangereux que toutes nos indiscretions. On vous demande trois mots; c'est bien peu de chose; dites le nom de votre pays, de votre famille, le vôtre: de mon oreille, cela passera dans celle du prince, sans faire d'autre cascade; & nous aurons le plaisir de voir amener à vos pieds cet ours hibernois, tout muselé.

Ne me tourmentez pas pour avoir mon secret, mademoiselle; forcée par un vœu de le refuser au prince Lionel, malgré ses procédés nobles & généreux, je ne dois le donner à personne.

En ce cas, madame, vous ferez bien de vous mettre au lit, pour vous tenir prête de bonne heure.

A quoi, mademoiselle? A quoi? A

une chose fort désagréable, à être témoin d'une sanglante boucherie, dont l'incertitude de votre état fera le motif. Le oui ou le non de votre vertu est le résultat. On s'est défié à outrance; cela fait dresser les cheveux. Il faut qu'il reste un des deux champions sur le carreau. Si la lance pète, si le cimetière se rompt, on vient au poignard. Jugez quelle seroit la mortification de ceux qui vous aiment ici, & c'est tout le monde, s'il étoit prouvé demain matin par le fort des armes, que vous êtes la Margerie de ce monstre de Mackenffal, s'il devient maître de vous enlever, en croupe derrière son mauffade écuyer? Tenez, madame, j'en ai la chair de poule. Et il pourroit en coûter la vie à votre beau chevalier.

Fermez mes rideaux, mademoiselle. Je vous suis très-obligée de vos avis & de vos craintes; mais, si je dois

attendre des conseils , c'est de mon devoir & de moi.

Bazilette se retira piquée. Elle avoit amené tant d'autres femmes au point où elle avoit voulu les conduire ; ici elle ne pouvoit rien gagner. Un cœur de bronze , disoit-elle , une tête de fer ; si jamais mon maître & elle pouvoient s'entendre , il en naîtroit une race d'entêtés qui feroit plier l'univers.

Le jour éclaircit à peine les murs du palais de St. David , & déjà tout y étoit en mouvement , pour transformer une esplanade , précédemment garnie de ses barrières , en un champ-clos en règle. Tentes , pavillons , tout ce qui est nécessaire en ce genre est dressé. Les champions y sont conduits & armés par les parrains qu'ils ont choisis. Les juges sont à la tête du camp.

Un balcon , en partie formé par

une terrasse qui touche à l'appartement de Primrose , est arrangé pour recevoir la belle outragée , & Lionel vient lui donner le bras pour la conduire. Le bruit des fanfares guerrières fait retentir tous les environs.

“ Venez , madame , lui dit le prince ; venez encourager par votre présence le champion qui se dévoue au rétablissement de votre honneur.

Prince , vous me voyez au désespoir des préparatifs qu'on a faits ici & de la scène qu'ils annoncent. Toutes les lances du monde ne peuvent pas faire que je sois la Margerie , si vivement insultée ; & , tant que je serai moi-même , mon honneur fera à l'abri d'une insulte du genre de celle dont on prétend poursuivre ici la vengeance.

Vous êtes inflexible , madame ; vous vous mettez au-dessus des loix & des

usages. Nous autres princes y sommes soumis. En disant cela , il l'entraîne plutôt qu'il ne la conduit vers le balcon préparé pour elle , & fermé de manière à ôter tout espoir à la retraite , & va se perdre dans la foule des spectateurs.

Déjà , à la suite des cérémonies d'usage , Mackenffal a répété à haute voix , que la femme assise dans le balcon est la fameuse Margerie , si célèbre par ses talens , si décriée par son inconduite,

Déjà Clarence , en forçant le ton un peu grêle de sa voix , lui en a donné de nouveau le démenti.

Sur les nouveaux défis , les champions partent des barrières opposées , se rencontrent au milieu de la carrière , se heurtent , & Clarence est renversé , sans mouvement. Un mo-

ment après , la terre est baignée de son sang.

Une clameur générale , une expression de douleur , partant des fenêtres du palais & des différens points de la barrière , s'élèvent & couvrent le bruit des trompettes & des clairons qui célébroient le triomphe de l'Irlandois. Les voix des femmes de Primrose se mêlent aux plaintives acclamations , & répètent à ses oreilles : ah , notre pauvre maîtresse ! elle est déshonorée sans ressource !

A la vue d'un homme sacrifié pour elle , Sibille se sent extraordinairement émue ; en entendant dire que son honneur est perdu , l'indignation la saisit & la soutient. Elle ne donnera point de marque de foiblesse : mais elle témoigne vivement un désir , c'est qu'on aille au secours de l'infortuné dont le sort des armes a si mal secondé

le courage. " Laissez-moi , dit-elle , à Bazillette. Voyez ce malheureux Anglois. Voilà le véritable objet de votre compassion & de la mienne. S'il m'est permis de disposer de vous , volez de ma part , & portez - lui des consolations & des secours. Bazillette obéit sans répliquer.

Cependant le féroce Mackenffel parcourt d'un air triomphant tout le champ de bataille , & anime les trompettes à célébrer sa victoire par des fanfares. Il venoit faire caracoller son courfier sous le balcon de Primrose , & peut-être mettre le comble aux insultes dont il s'étoit rendu coupable , lorsqu'un chevalier couvert d'armes rembrunies s'avance à l'entrée des barrières , & demande le champ. Les juges le lui font ouvrir. L'écuyer qui le précède , ainsi que le héraut d'armes , sans couleurs & sans livrées , viennent porter

son défi à Mackenffal , & le lifent à haute voix. Tout retentit dans le moment de cris de joie & d'acclamation, „ Vive , vive le brave chevalier inconnu , qui fe dévoue à foutenir l'honneur des dames ! „

Ce bruit inattendu a diftrait Primrose de l'attention qu'elle donnoit au fort du malheureux Clarence , qu'on emportoit alors de deffus le champ de bataille. Il étoit fanglant , & paroiffoit inanimé. Bazillette revenoit au balcon , le mouchoir fur les yeux , & comme effuyant fes larmes.

Le chevalier aux armes brunes , monté fur un coursier vigoureux , qu'il manie avec autant de grace que d'adresse , vient au bas du balcon , descend de cheval , & , le genoux en terre , il prie la dame offensée d'honorer de fon consentement une entreprife , dont l'efpoir de la fervir est

Convaincue intérieurement qu'on ne l'avoit point offensée, elle témoigne cependant beaucoup de reconnoissance à celui qui peut se croire son vengeur. Elle a beaucoup oui parler de combats de barrières. Le maintien de l'honneur des dames avoit été le motif de quelques-uns, & les avoit même rendus célèbres. Mais elle n'étoit pas dans le cas de la belle Génievre ni de tant d'autres. On pouvoit dans le pays de Galles, avoir des idées plus extraordinaires qu'ailleurs; elle crut donc devoir paroître céder à l'opinion, ne pouvant se flatter de la détruire, & se montrer reconnoissante d'un service qu'on avoit cru devoir lui rendre au risque de la vie.

Ces considérations la forcent d'affister à une fête importune dont son prétendu triomphe est l'objet; la voilà reine du bal, où Lionel, sans se mon-

trer plus confiant qu'à l'ordinaire, ose paroître bien plus ouvertement amoureux. Il semble que sa passion, en réveillant son courage., lui ait rendu les forces; il se montre aussi adroit à la danse, qu'il a été résolu & ferme sur le champ de bataille; la grace & la justesse animent tous ses mouvemens. Bazillette, placée derrière le fauteuil de Primrose, la forçoit de l'observer. " Voyez, lui disoit-elle, si ce n'est pas un amour? Il est vainqueur partout; vous seule lui résistez. Qu'y gagnez-vous? Vous contrariez le destin: il vous a fait l'un pour l'autre. „

Sibille détourne l'oreille. Dans ce qu'elle voit, rien ne l'amuse. Les idées noires de la sanglante scène passée sous ses yeux ne sont point dissipées: elle a dansé, contre son goût; les démonstrations de la flamme

de Lionel , moins discrètes qu'à l'ordinaire , lui semblent plus inquiétantes. Il est temps de se soustraire par la retraite à des amusemens dont sa santé pourroit être altérée. Elle semble céder à ce seul motif ; & se retire dans son appartement.

Les jours vont lui paroître plus longs que jamais. Il faut souffrir plus d'assiduités de la part de Lionel. Ce prince , sans parler de son dernier service , ou même souffrir qu'on en parle , en a pris le droit de se montrer amant plus à découvert. La belle inquiète , se renferme dans son appartement le plus qu'il lui est possible. Là , se promenant seule sur une terrasse , d'où l'on découvre la rade de Bride & la mer , elle cherche à démêler , à l'horizon , s'il ne paroitra pas quelque pavillon François , quelque bâtiment où elle puisse trouver un passage,

“ Ah, Conant! disoit-elle, si le bon Gerard & son fils n'étoient pas malheureusement pèris; éclairé par eux sur l'endroit de la côte où j'ai fait naufrage, vous voleriez à ma recherche, à mon secours! Que les esprits de l'air fassent passer ma voix jusqu'à vous, qu'ils vous instruisent du danger où je me trouve; poursuivie par un amant qui me désespère, & dont je dois à mon tour craindre le désespoir, en danger au moins d'être reconnue, renvoyée en Bretagne & livrée à Raimbert.

Un jour, fixant avec attention ses regards sur les flots, elle y voit flotter un pavillon Normand. Le bâtiment qui l'arbore entre dans la rade de Bride, & y laisse tomber l'ancre, une chaloupe s'en détache, & vient à force de rames aborder au rivage.

Le cœur de la passionnée Sibille

s'émeut, à la vue de deux pèlerins qui ont pris terre. Plus elle considère, plus elle examine, plus elle demeure convaincue de ne s'être pas trompée : à la taille avantageuse, à la démarche, elle a reconnu Conant de Bretagne ; c'est lui-même.

La joie la feroit éclater, si la réflexion ne la retenoit. Tous deux étant reconnus, tous deux pourroient être compromis. Lionel s'est jusques-là montré généreux : mais Lionel est devenu rival de Conant, & peut employer, où il est, un pouvoir que rien ne balance.

Un premier mouvement suggère à Sibille d'écrire un billet, de le faire porter par une des femmes employées à la servir ; elle rentre dans son appartement, toute occupée de ce projet.

Bazillette & Suzanne se sont absentées. Les enfans, dont la première est

gouvernante, font malades : elle leur fait donner des secours. Guaiziek & sa compagne font occupées à faire l'appartement.

Primrose , voyant qu'elle n'est point observée , conçoit le projet de gagner le bord de la mer en descendant dans les cours des écuries du palais , par un escalier dérobé qui y conduit. Mais en traversant , elle pourroit être rencontrée sur les bords de la mer , & , dans le chemin elle sera remarquée. Heureusement Guaiziek a déposé , dans une garde-robe , une cape dont elle s'enveloppe de la tête aux pieds , pour se garantir quand elle sort des injures du temps , & même des patins de fer , de l'espèce de ceux dont on fait encore usage aujourd'hui , pour s'élever au-dessus de la boue ; enfin jusqu'à ses gants.

La possibilité du travestissement en

fait sur le champ naître & exécuter le projet. Voilà Primrose enveloppée de tous les haillons de campagne de Guaiziek. Elle se précipite dans l'escalier dérobé, arpente à pas démesurés les cours, en imitant la marche hardie & décontenancée de celle dont elle a pris la forme, & gagne en courant une porte qui donne sur la marine. Les pages, les valets, qui l'aperçoivent du haut des fenêtres du palais, animent les chiens à courir après elle, en leur criant, donne sur Guai-
ziek! donne sur Guaiziek. Il semble que le vent ait porté notre héroïne vers le rivage. Elle aborde le pèlerin qu'elle a très-distinctement reconnu, le tire par le bras, lui parle à l'oreille.
" Vous êtes Conant, ne témoignez ni trouble ni surprise : le plus léger mouvement vous expose. Je suis Sibille, répondez par monosyllabes; nous n'avons pas un moment à perdre.

Disposez-vous à volonté de la chaloupe qui vous a conduit ? — Oui. — Du bâtiment qui est dans la rade ? — Oui. — Combien avez-vous embarqué d'ancre ? — Quatre. — Sur combien êtes-vous mouillé ? — Deux. — Les pouvez-vous sacrifier ? — Oui. — Votre compagnon est le fils de Gérard ? — Oui. — Le père a-t-il péri ? — Non. — Appelez le fils : embarquons-nous ? — Soit.

On s'embarque dans le plus grand silence , & l'on y persévère jusqu'à ce qu'on soit arrivé au bâtiment mouillé dans la rade. Le frère de lait regardoit tour-à-tour la cape , les gants & les patins , sans prévoir l'agréable surprise dont il devoit jouir bientôt. Mais il pensa pâmer de joie , lorsqu'au coup de sifflet qui fit déployer la voile & couper les cables qui tenoient aux ancre , il vit tomber la cape qui lui

déroboit la vue de sa charmante damoiselle.

“ Ah , notre bonne Damoiselle ! s'écria-t-il , en se jetant à ses pieds... Passons légèrement sur les transports naïfs du frère de lait : ils sont néanmoins plus aisés à peindre que la joie des deux amans qui viennent d'être réunis. La voile déployée , & secondée par un vent favorable , en les portant dans le canal de Bristol , les a déjà mis à l'abri de la frayeur d'être poursuivis , & d'ailleurs ils ont lieu d'être rassurés contre toutes les attaques ordinaires. Ils sont entrés dans la chambre du navire , & ont enfin le loisir d'en venir aux éclaircissemens.

Gérard & son fils , flottant sur un débris de la barque , ont été rencontrés & sauvés par un vaisseau Normand. La lettre , dont ils sont porteurs , est mouillée : mais ils peuvent aider à en

retrouver le fens. Conant assuré sur leur rapport , que si Sibille existe , c'est sur les côtes de la principauté de Galles , part pour Cherbourg , prend à ses gages un bâtiment armé pour faire la course , & s'embarque en habit de pèlerin. Son arrivée ne doit surprendre que par l'à-propos. Quelque divinité , sans doute , s'occupoit alors de la fortune des amans loyaux. Elle seroit aujourd'hui sans temples comme sans exercice.

Conant s'est expliqué. Primrose a beaucoup plus de peine à se faire entendre sur le fait des aventures qui lui sont arrivées dans le pays de Galles. Il faut avouer qu'elles avoient un caractère plus que romanesque. Conant ne pouvoit pas soupçonner son amante de lui en imposer par le récit ; mais il devoit y avoir eu de l'illusion, de quelque genre que ce fût, dans les

faits dont elle lui faisoit le rapport. Hors les soins que s'étoit donnée Bazillette, tout lui sembloit hors de la nature & des usages connus.

Tandis que nos amans se récréent par le récit de leurs inquiétudes passées, & en considérant la perspective de leur prochain bonheur, jetons les yeux sur le palais de St. David. Ah, quel trouble ! Quel désordre ! On ne court pas, on se précipite vers la plage marine.

On veut armer tous les canots qui sont sur les rivages & dans le port. Lionel, revenu de l'amusement de la pêche, tonne, éclatte, foudroye. Ah ! qu'il se repent de n'avoir armé qu'en idée, le bâtiment qu'il avoit promis à Primrose. Comme il s'aventurerait à la poursuite de sa fugitive, de son ingrate, de sa rebelle ! Une fausseté de moins, & il lui restoit une ressource ;
mais

mais il n'en a plus : il a employé tous les ressorts, épuisé toutes les ressources de la séduction, & une femme de cet âge lui a échappé. Croyant tout, elle n'a été la dupe de rien. Il demeure confondu & livré aux désordres des sens, dont il a quelquefois inutilement sollicité la révolte. Il n'en est pas encore au remords, il ne tardera pas à y être conduit.

Sibille de Primrose & Conant de Bretagne, débarqués à Civita - Vecchia, font allés embrasser les genoux, & recevoir la Bénédiction nuptiale des mains du Pape. Sibille croit remplir un devoir, en dépêchant un écuyer, & en envoyant au prince de Galles la lettre qui suit.



A MON ILLUSTRE BIENFAITEUR ,

*Le noble , le vaillant , le magnanime
Prince Lionel , Prince de Galles.*

“ Sibille de Primrose , épouse de
 „ Conant de Bretagne , alors inconnue
 „ & comblée , donna sa parole de se
 „ découvrir , lorsqu’il lui deviendroit
 „ possible de le faire. Elle la dégage
 „ aujourd’hui , Prince , sans compro-
 „ mettre les intérêts de son époux &
 „ les siens , & jouit de la satisfaction
 „ de s’avouer à vous ; si elle parut
 „ manquer à la reconnoissance , en
 „ couvrant d’un voile nécessaire un
 „ secret important , dont elle n’étoit
 „ pas maîtresse de disposer , c’est de
 „ vos vertus qu’elle en attend le par-
 „ don , avec la plus ferme assurance de
 „ l’obtenir.

“ Les bruits publics peuvent vous

„ avoir instruit des motifs qui me for-
 „ çoient à fuir la Bretagne , lorsque
 „ j'abordai chez-vous par un naufrage.
 „ Si vous en ignorez quelque circon-
 „ stance, vous pourrez les apprendre
 „ de mon écuyer. Il a ordre de ne
 „ vous rien taire de mes situations
 „ passées & présentes; & je prends
 „ plaisir à croire que ces récits ne fe-
 „ ront pas sans intérêt pour vous.

„ Adieu , prince; persévérez dans
 „ les voies nobles , où vous a vu
 „ marcher cette étrangère , objet de
 „ vos soins humains & généreux : en
 „ désirant que vous cessiez de sacrifier
 „ aux préjugés barbares , dont l'empire
 „ vous fit exposer pour elle des jours
 „ si précieux , elle demeure encore
 „ dans l'étonnement de cette preuve
 „ de votre bonté & de votre courage.
 „ Vous avez ravi en tous points son
 „ estime : elle se fera gloire devant

„ toute la terre , de vous l'avoir ac-
„ cordée. „

Cette lettre fut un coup de foudre pour le prince de Galles , à qui rien , jusques-là , n'étoit parvenu de l'histoire de Sibille ; elle réveilla en lui des principes d'honneur , qu'il pouvoit sacrifier à son goût effréné pour le plaisir , mais jamais oublier. Tout devint grand à ses yeux , dans la conduite d'une femme sur le compte de laquelle l'orgueil & l'entêtement l'avoient égaré. Et , parmi les embûches tendues , les insultes faites à ce caractère si noble , si fait pour en imposer au sien , il se rappelle avec indignation contre lui-même , la lâcheté qu'il a eue , de se mêler parmi les bâteleurs , chargés de la faire tomber en confusion , sans avoir pû y réussir ; & , pour surcroît au tourment qu'il éprouve , le tableau des dons naturels qui servent de relief

Un si rare mérite, vient se représenter avec tout son éclat à son esprit troublé.

Cent traits plus aigus, plus perçans les uns que les autres déchirent son cœur. Un véritable amour, mais malheureux, mais désespéré, en naissant, y enfonce, non un trait, mais un poignard. Il succombe, il ne verra point l'écuyer de la divine Primrose, qu'il ne se soit donné le temps de se remettre de son désordre, de sa confusion.

Vous, beau sexe, si, dans cet entracte, vous voulez voir un de vos plus dangereux tyrans humilié, profitez de l'occasion; considérez-le dans les angoisses de la torture. C'est pour votre satisfaction qu'un de vos dévoués l'a mis en sacrifice.

Cependant il pleuvoit à Rome des indulgences sur Conant & sur Sibille. Cette hasardeuse beauté, en obtiendra.

t-elle un peu de la part de ceux qui liront son histoire ? Elle a un côté bien foible. L'amour, qui fut son maître, peut faire excuser bien des fautes ; mais jamais celles qui vont directement contre les droits sacrés de la nature.

LA BELLE
PAR ACCIDENT.



L A B E L L E
P A R A C C I D E N T .
C O N T E D E F É E .

UN roi d'Astracan mourut ; laissant pour héritier un Prince en bas âge , sous l'autorité de sa mère. Cette Reine avoit pour son fils toute la tendresse imaginable , ne le perdoit jamais de vue , le faisoit même coucher à côté de son lit.

Etant sujette à des insomnies , elle avoit rassemblé autour d'elle beaucoup d'endormeuses de profession , très-habiles à provoquer le sommeil par des légères frictions sur toutes les parties connues à disposer l'esprit à l'assoupissement , en l'amusant par des contes

de toute espèce , & surtout par des contes de Fées.

Le petit Prince , tapi dans sa couchette , prit tant de goût pour ces histoires pleines de merveilleux , qu'il se faisoit raconter de jour tout ce que le repos , pris pendant la nuit , l'avoit mis dans le cas d'en perdre. Incessamment il ne donnoit plus de relâche aux endormeuses : il en falloit faire chercher sur tous les marchés de l'Asie , qui pussent arriver avec un nouveau répertoire. Il en perdoit le boire & le manger.

La Reine , se défiant d'un goût aussi décidé pour les fables de cette espèce ; voyant qu'il avoit besoin de toute autre instruction , voulut en vain réprimer une passion patrie , pour ainsi dire , avec le sang , ou au moins cesser de la nourrir , en éloignant les endormeuses de la Cour.

Les jeunes courtifans les eurent bientôt remplacées. Le Gouverneur lui-même devint conteur, pour ne pas compromettre son crédit; & tout concourant à entretenir ce jeune prince dans ses fausses idées, la nature devint à ses yeux un enchantement.

Une Touris qu'il voyoit troter, étoit la bonne petite souris : un perroquet, même un pivert, l'oiseau bleu : un serpent, selon la couleur, ou le serpent-vert, ou la Fée-Manto : une vieille rabougrie, ou un Derviche bien crasseux, Urgande la déconnue, ou l'Enchanteur Pandragon. Enfin la première fois qu'il put être frappé par la faille d'un jet d'eau, placé dans un de ses jardins pour en faire l'ornement, il voulut persuader à son Gouverneur qu'ils avoient trouvé l'eau qui danse.

Les premières méprises avoient amusé la Reine; la persévérance l'allarma

férieusement : elles sembloient prendre le caractère de l'entêtement le plus décidé , & on eut bientôt lieu de s'apercevoir que le mal seroit sans remède.

La Reine vouloit établir son fils. De concert avec le conseil d'Etat , elle avoit arrangé pour lui le mariage le plus avantageux. Il devoit épouser Belafire , fille unique & seule héritière du roi de Candahar. Cette jeune princesse réunissoit les dons de l'ame , de l'esprit & du cœur aux avantages de la beauté. Les deux familles étoient unies par les liens du sang : les deux Empires se touchoient ; la nature , la politique & l'amour sembloient présider à cette alliance. Quelle fut la surprise de la Reine , lorsque son fils refusa opiniâtrement la main de sa charmante cousine ? Il étoit , disoit-il , rempli d'amitié pour elle ; mais elle avoit , à ses yeux , un grand défaut : elle n'étoit pas Fée , & il

il avoit fait vœu de n'épouser qu'une Fée.

“ Prince, lui dit la Reine, je ne révoque point en doute l'existence des Fées; mais je suis convaincue de la fausseté des contes qu'on vous en a faits. Surtout je nie qu'aucun Souverain connu sur la terre, en ait pu faire entrer une dans son lit. Votre arbre généalogique fait remonter votre origine à l'antiquité la plus reculée : & tous vos ayeux ont épousé des femmes. Renoncez à vos rêveries. Tranquillisez vos peuples sur la succession de leurs maîtres & votre famille. Craignez d'attirer dans le voisinage un puissant ennemi, si vous vous refusez aux avances du roi de Candahar. Vous avez des rivaux bien dangereux. Je vous en préviens.

Le prince baissa les yeux. La reine l'abandonna à ses réflexions, & ordonna au gouverneur de son fils, d'aller

décider son élève à accepter la main qui vouloit bien se donner à lui.

Le gouverneur crut devoir épuiser tous les lieux communs de la politique ; mais il fut bien vite arrêté. „ Je n'ai pas besoin, monsieur, d'augmenter mes états, mais de faire fleurir ceux que je possède. Si la stérilité d'une partie de mes terres en éloigne la population, un coup de baguette remédiera à ces défavantages ; il fera jaillir des fontaines au milieu des déserts, & couronnera de superbes forêts ces montagnes arides, dont l'affreux aspect désole aujourd'hui la vue. Des palais enchantés, sans avoir épuisé mes trésors, me suivront partout où je voudrai faire ma résidence. Des murs d'acier défendront au besoin mes frontières ; & quel ennemi osera m'attaquer, quand je pourrai l'environner de monstres, & déchaîner contre lui les élémens ?

„ Mais , répondoit le gouverneur, quand il seroit possible que vous épousassiez une fée , ne vous exagérez-vous point trop leur pouvoir ? L'histoire embellit les événemens qu'elle rapporte : les contes méritent encore moins de confiance.

„ Il n'est pas douteux , monsieur , que les fées ne soient très-puissantes ; que j'en épouserai une , parce que je le veux absolument , & que vous connoissez ma volonté. Je vous ai d'ailleurs raconté mes rêves à ce sujet , & vous les avez jugés très-extraordinaires , très-positifs. En un mot , mon parti est pris , que ma belle cousine prenne le sien. J'attendrai dans ce palais l'apparition de la souveraine qui doit partager mon trône ; mais si l'on me persécute , je fors de mes états , pour aller la chercher par toute la terre. Vous m'étonnez d'ailleurs en montrant

de l'opposition à mes plans , après y avoir tant applaudi.

La conscience du gouverneur n'étoit pas nette. Ce petit reproche lui fit appercevoir que le métier de flatteur avoit tôt ou tard ses inconvéniens. Honteux de l'inutilité de ses remontrances , il alla rendre compte à la reine des dispositions du prince. Combien se reprocha-t-elle alors l'extravagance de l'éducation qu'elle lui avoit laissé prendre ! mais le mal étoit fait.

N'en accusant qu'elle même , elle conçut un violent chagrin , dont la suite abrégea ses jours. Son fils en fut touché , mais point assez pour renoncer à son entêtement. Bientôt après il prit les rênes de son état , sous le nom de Kalilbadkan.

Le nouveau souverain fit part de son avènement au trône à ses alliés & à ses voisins , & surtout au père de

Bellafire. Ses dépêches pour le roi d'Astracan & son aimable fille ne faisoient aucune mention du mariage prémédité. Kalilbad y paroissoit tout plein de sa douleur, & elle lui pouvoit servir d'excuse; mais, bien loin de s'occuper de la suite du traité avantageux, entamé en son nom, n'appréhendant plus de remontrances, il s'abandonnoit plus que jamais à l'idée de son établissement fantastique; cependant, pour épouser une fée il falloit la trouver, & cette première difficulté n'étoit pas facile à surmonter.

De dessein prémédité, il s'égaroit à la chasse, & cela ne le conduisoit qu'à de la lassitude & de l'incommodité. Il avoit trouvé au fond des cavernes des reptiles dangereux, des animaux féroces; ces différentes rencontres avoient exercé sa patience, & mis, sans qu'il

en eût tiré d'autre profit, ses forces & son courage à l'épreuve.

Enfin, las de battre la campagne & de s'exposer sans succès, ayant ouï dire que les objets de ses désirs étoient friands de parfums, il établit dans un appartement reculé de son palais un autel de fleurs, renouvelé par lui tous les jours, & sur lequel il fit brûler les plus précieux aromates de l'Arabie & des Indes.

La vapeur des drogues mises en sacrifice, remplissoit seule encore cette espèce de solitude, la force en ébranloit son cerveau sans le faire jouir du moindre petit succès, lorsqu'une scène qui se passoit sous les fenêtres de son laboratoire magique, venant ranimer ses espérances, lui parut mériter la plus sérieuse attention.

Les croisées de l'appartement donnoient sur une rue détournée. Vis-à-

vis d'elles, deux vieilles, couvertes de haillons, s'étoient retirées sous un toit avancé, pour trouver un abri pendant la pluie; assises là, sur deux grosses pierres, elles y écossoient leurs fèves. Elles reconnoissent leur souverain à travers les vitres, & remarquent l'attention très-réfléchie dont il les honore.

Elles étoient, comme tout le reste du peuple, imbues de sa manie: „Tiens, dit Cancrélade à Mophétuse (c'étoit le nom des écosseuses) vois comme le roi nous regarde? S'il alloit nous prendre pour des fées, cela seroit plaisant. Secondes-moi bien, nous allons faire un haillbrénik, qui lui mettra l'esprit en campagne pour plus d'un jour.

„Plie les deux derniers doigts de ta main gauche sous ton pouce.

Elève les deux autres, & pose-les sur ta bouche.

Ferme les yeux.

Présente , vis-à-vis des miens , à la distance où tu es , la paume de ta main droite renversée : n'importe en quel sens.

Au signe que je ferai , en élevant un doigt , tu te lèveras en pied , les mains pendantes.

Quand je me lèverai , tu t'accroupiras.

Tu me tendras les deux mains jointes ; je les lierai avec un jonc tiré de notre panier.

Tu souffleras trois fois sur le lien ; je le laisserai tomber.

Tu jetteras au milieu de la rue trois poignées de coffats , à ta droite , à ta gauche & en avant de toi , & moi trois poignées de fèves.

Tu tourneras à droite , à gauche : j'en ferai autant de mon côté.

Nous nous embrasserons , & nous

partirons, en emportant notre panier chacune d'une main.

Il faut opérer vivement, aisément, sans jeter un seul regard du côté de la fenêtre. Si notre maître a la complaisance de nous regarder faire, qui peut savoir ce que nous en tirerons par la suite, ?

Les deux vieilles exécutent leur scène en créatures qui ne sont pas novices dans l'art de faire tourner le fas. Kalilbad y prête une attention si soutenue, qu'il est prêt à en perdre la respiration.

Les burlesques opérantes étoient disparues depuis long-temps, & lui, absorbé dans ses réflexions, dans ses conjectures, il demeurait encore les yeux fixés sur l'endroit où il les avoit vues.

Heureux Kalils, se disoit-il, enfin les fées ont daigné se montrer à toi !

Ne fois dupe ni de la laideur, ni du délabrement de leurs habits. Tout ce qu'elles ont fait devant toi sous cette vile écorce, enveloppe de profonds mystères. Que ne les as-tu fait suivre ? Mais sans doute elles se fussent évaporées, & tu aurois pu trahir ton secret & le leur. Mérites leur entière confiance, par ta discrétion, par ta réserve. Elles se laisseront sans doute, appercevoir de nouveau. Elles ont fait des signes : étudies-les ; ils doivent renfermer des instructions sur la conduite qui t'est imposée, & présenter un tableau des espérances flatteuses dont on permet à ta passion de se nourrir.

Révois un peu.... ; deux doigts sur la bouche semblent recommander la discrétion.....

Une main en avant, de la précaution, de la retenue...., un lien formé d'une

branche de roseau sec, est un lien léger. Si on souffle trois fois dessus, il se rompt. Ceci aprête beaucoup à penser.

Quand l'une s'élevoit, l'autre s'abaissoit. Il faut savoir se céder tour-à-tour : cela s'explique assez naturellement. Mais que veulent dire ces coffats, ces fèves écrasées ? Attendez, je crois le tenir. Abandonnez-moi vos ennemis ; je vous livre les miens, ne les ménageons pas. . . . Oh, il se pourroit que l'emblème fut un peu plus noble ! Nous l'examinerons à loisir ?

Tourner à droite, tourner à gauche, revenir, s'embrasser ? Je crois que j'y suis. . . . Une fée a ses affaires : j'aurai les miennes ; chacun va de son côté. On n'est pas toujours sur les épaules l'un de l'autre : ensuite on se retrouve avec plaisir, & cependant on porte à deux mains le panier à deux anses.

image d'une société parfaite, dont on partage également le fardeau..... Si j'ai bien saisi tous les signes; je crois avoir le mot de l'énigme.

Kalilbad révoit ainsi depuis trois jours, en s'impatiantant de ne rien voir arriver de nouveau, quand les vieilles reparurent sur la scène encore plus déguenillées.

L'une d'elles (c'étoit Cancrélade) s'appuyoit sur un bâton fourchu: l'autre lui faisoit raisonner aux oreilles des castagnettes: elles s'affirent sur les mêmes pierres.

Cancrélade fiche en terre son bâton, la fourche en bas. Mophétuse veut l'en arracher. Cancrélade tire un sifflet de sa poche, en fait retentir trois fois le son aigu, & le bâton reste à sa place. Cette farce burlesque se répète trois fois: elle eût été suivie de quelque autre cérémonie bohémienne; car les
dames

dames étoient de cette caste honorable, quand la patience échappe à Kalilbad. On l'a fait assez rêver : les mystères le désespèrent ; il faut que l'aventure s'éclaircisse & se dénoue.

Il sort précipitamment du cabinet des parfums, & ordonne à un page de lui aller chercher les vieilles à l'endroit qu'il lui désigne. Le page obéit : lui, cependant, prodigue les aromates & met en ordre les fleurs dont il a paré son autel.

Le page a fait sa commission. Les femmes l'ont suivi sans hésiter, & sont introduites dans le cabinet mystérieux, dont la porte se ferme sur elles.

Je fais qui vous êtes, mesdames, dit Kalilbad, profondément incliné. Ce déguisement recherché ne peut vous rendre méconnoissables. Pourquoi vous obstiner à cacher vos célestes beautés, votre jeunesse éternelle, sous l'odieuse

apparence de la décrépitude & de la difformité ? Voyez l'autel paré chaque jour pour vous y rendre hommage , pour vous y offrir avec un cœur entièrement dévoué , la puissance & les trésors qu'il plût à la fortune de faire tomber entre mes mains ; & , si mes vœux ne sont point téméraires , s'ils n'ont rien d'offensant pour vous , au lieu de m'indiquer obscurément vos volontés par des signes , faites connoître à l'heureux Kalilbad à quel prix vous mettez votre alliance & la faveur signalée qu'il attend de vous.

Cancrélade prit la parole : Sire , votre cabinet est fort joli & sent très-bon. Vos vues sont honnêtes & nous sont très-agréables. Nous voudrions pouvoir nous montrer à vous sur le champ , telles que nous sommes , & il n'y auroit rien à perdre , ni pour vous ni pour nous : mais nous ne pouvons nous com-

muniquer aux hommes; d'une certaine communication, qu'avec des précautions extraordinaires. Avant qu'ils puissent parvenir à jouir des perfections dont nous sommes l'assemblage, il faut qu'ils aient su surmonter les sujets de dégoût dont il a plu au destin de voiler, pour eux, notre apparence. En un mot, sire, imaginez une rose que vous ne pouvez flairer sans péril de la vie, à moins d'en avoir arraché à une, toutes les épines qui la défendent. Prenez garde à ce que je vous dis. Jusqu'ici nous n'avons indisposé que la vue, le moins délicat de tous les sens; que seroit-ce, si les autres étoient entièrement révoltés? Et cependant vous serez encore trop heureux, que nous ne vous abordions pas en serpent-sonnette, en crocodile, en dragon, en hydre. Rendez en grâces à votre zèle, à nos bontés, à la faveur du fort; mais

préparez - vous à surmonter tous les dégoûts imaginables , si vous voulez parvenir à des jouissances dont un humain ne sauroit être rassasié.

Ah, madame! s'écrie Kalilbad, enchanté d'un propos si parfaitement conforme aux idées dont il s'étoit laissé remplir la tête, je perce à travers ce nuage dont il vous a plu de vous envelopper à mes yeux : j'entrevois les admirables beautés de votre corps, seules comparables à celles de l'esprit qui dicta le discours que je viens d'entendre, & où brille tant de sagesse. Ne craignez rien de la révolte de mes sens contre la force de ma persuasion : elle saura les assujettir.

Il faut vous l'avouer, prince, répond Cancrélade ; si nous nous écartons des hommes, leur défaut de courage, de persévérance en est la cause. Ils sont arrêtés par le moindre dégoût, par le

plus léger obstacle ; & , tant ils font bizarres , quelquefois le défaut d'obstacle leur fait abandonner une belle entreprise qu'ils avoient formée. Vos sentimens , vos dispositions méritent de notre part plus de confiance. Je ne vous cacherai pas cependant que nous risquons beaucoup en vous admettant à l'épreuve. Si vos résolutions manquoient en chemin , vos espérances s'évanouiroient pour toujours ; vous vous seriez exposé à un châtement sévère , & nous à la risée du Ginnistan. Convaincues de nous être témérairement livrées , il nous seroit expressément défendu d'approcher désormais des hommes , & vous savez ce que c'est qu'une défense pour une personne de notre sexe. Mais , sire , nous voulons en courir les risques : notre étoile , peut-être notre inclination nous forcent à donner dans l'aventure. Dans

trois jours, à l'entrée de la nuit, le page qui est venu nous chercher nous trouvera toutes deux à celle de votre palais qui donne sur la rue où nous nous sommes laissé appercevoir. Préparez le lit nuptial dans ce cabinet où nous sommes. Nous dédaignons toute espèce de somptuosité. Votre autel paré de fleurs nouvelles, vos parfums, voilà les dons de vous qui nous ont été agréables; vous pouvez les redoubler sans en craindre la profusion; nous sommes nées dans les odeurs. Pratiquez dans la porte de votre cabinet, absolument vers le bas, un trou plus gros qu'une aveline tout au plus; chacune de nous y présentera successivement le petit doigt. Examinez bien; & votre choix étant fait, la main & le cœur suivront le doigt que vous aurez préféré. Vous tiendrez l'anneau nuptial tout prêt. Un petit coffret d'ébène con-

BADINES ET MORALES. 187
tiendra les cadeaux, les galanteries que vous destinez à votre épouse, & la couronne. Il faut qu'elle soit petite, toute de diamans; nous n'en pouvons pas porter d'autres. Mettez cela sur l'oreiller. Ne conservez de lumière qu'autant de temps qu'il en fera besoin pour vous déterminer sur le choix; en vous décidant, soufflez, soufflez trois fois pour ne pas manquer votre coup; car les enchanteurs sont bien malins & bien jaloux: si vous ne nous receviez pas dans la plus exacte obscurité, vous pourriez courir de grands risques.

Le roi d'Astracan donne dans tout ce qu'on lui propose. Les bohémiennes se retirent. Le page demeure à l'entrée du cabinet, s'étonne du ton respectueux dont son souverain leur parle, & les reconduit à la porte du palais, par laquelle il les avoit introduites en

fermant les yeux , pliant les épaules & se bouchant le nez.

Tu lui en as bien dit , dit Mophétuse à Cancrélade , quand elles crurent pouvoir parler sans être entendues.

Oh , camarade ! Il goboit tout , & je n'en pouvois pas trop dire , pour me mettre dans le cas de pouvoir accrocher le petit coffre d'ébène ; mais nous avons bien des précautions à prendre. Ce qui me rassure , c'est que le roi n'a pas le nez si fin que son page ; d'ailleurs , il se le farcit de tant d'odeurs , qu'il n'est pas impossible de lui en imposer. Mais comme , au dire de notre quartier , nous ne flairons pas comme baume , il faudra renchérir sur l'art. Nos habits sont de moitié de l'infection dont on se plaint ; nous entrerons dans le cabinet , baignées , savonnées & nues , à la réserve de la chemise qui

fera nette & parfumée, car j'y emploie un boisseau de genièvre.

Et où est cette chemise ? dit Mophé-tuse. A toi & à moi, nous n'en avons que deux, encore font-elles déchirées. Tais-toi, dit Cancrélade ; tu es pauvre d'invention. De deux vieilles chemises on en fait une neuve : c'est là le plus petit de nos embarras. Mais où est le doigt qui osera se montrer par le trou ? Est-ce le tien, qui est galeux & écaillé comme le reste du bras ? Vois le mien ; j'en eus toujours soin, parce qu'il me sert à pincer la guitarrre. Nous rogne-rons l'ongle : nous l'amincirons ; un peu de blanc, un peu de rouge, en feront un petit doigt fait pour tenter un empereur. Quand Kalilbad aura vu ce charmant petit bijou, il ne demandera pas à en voir un autre. Au pis-aller, d'un coup de langue on y fait un petit changement, & on montre

toujours le même. D'ailleurs ne sois pas jalouse de ma fortune : elle peut avoir des risques ; mais , si je puis mettre la main sur le petit coffre , il est à nous deux , & je te fais partager la couronne.

Mophétuse abandonna le premier rôle à sa camarade , en rendant hommage à la supériorité du talent , & toutes deux travaillèrent de concert aux préparatifs.

Trois jours se sont bien lentement écoulés pour l'impatient roi d'Astracan. Ils lui avoient duré trois années. L'heure tant désirée arrive ; il a redoublé de fleurs & d'aromates. La nuit a étendu ses voiles les plus sombres , & le page vient l'avertir que les femmes qu'il a mandées , sans doute pour lui dire la bonne - aventure , sont arrivées.

„ Pour me la dire ; Yanqua ! s'écria-t-il , tu te trompes , c'est pour me la

donner. Conduis-les à cette porte-ci, & retire-toi sans regarder. Ta fortune, ta vie répondent de ton obéissance. Le page exécute sans répliquer l'ordre qu'il vient de recevoir.

Les vieilles sont à la porte, & frappent trois petits coups pour avertir de leur présence.

Kalilbad répond par trois petits coups également distans & modérés.

„ Etes-vous là, Sire ? dit une voix lente & adoucie.

Oui, j'y suis, belles fées, répond Kalilbad, d'un ton ému, & qui témoigne son ravissement.

Regardez bien, prince, lui dit la voix du dehors, car le petit doigt va passer. Allons, passe... passe... passe, petit doigt; & le petit doigt, en trois temps, s'est introduit dans l'ouverture.

Le roi d'Astracan se précipite, ventre à terre, pour considérer ce qui vient

de se faire jour à travers le petit trou pratiqué dans la porte. Il admire la merveille blanche, couleur de rose, au bout, si bien peinte, si bien vernie, qu'on l'eût prise pour de la porcelaine animée. Dans son transport, son ravissement, il voudroit couvrir de baisers, dévorer ce petit chef-d'œuvre; mais, dans l'endroit où il est placé, il ne peut y toucher que du nez.

Etes-vous content ? dit tendrement la voix du dehors,

Enchanté, reprend celle du dedans...

Eh bien, Sire, si vous voulez être heureux; tuez, ... tuez, ... tuez sur le champ le lumignon.

Meurs, .. meurs, .. meurs lumignon, cria Kalilbad, en soufflant sa bougie; curieux, en faisant preuve d'obéissance, de prouver dès la première conversation qu'il étoit en état de parler le langage des fées.

Ouvrez

Ouvrez la porte, Kalil, dit affectueusement la voix.

Drogadan chasse :

Prenez sa place,

Avant qu'il passe :

Kalilbad ouvre la porte, se saisit d'une femme en chemise, qu'il trouve sous sa main; & la vieille transportée, comme eût pu l'être un esprit, tant elle parût légère, acheva de rimer en l'air.

L'excès de la préoccupation peut tenir lieu d'un prestige, la grande jeunesse se prêter à des illusions de plus d'un genre; mais il faut bien qu'il vienne un moment de calme. Kalil se fût bientôt mis dans le cas de pouvoir faire des réflexions; &, malgré lui, elles sont très-désagréables. A quelle main pouvoit être attaché ce doigt charmant dont la vue lui occasionna de si doux transports? Il en

faïfit une qui s'égaroit fur l'oreille pour prendre le coffre. Que faites-vous là ? Je m'occupois , répond une voix troublée , de favoir fi nos conditions étoient remplies. Voilà , difoit Kalil , entre fes dents , une occupation qui me déplaît prefqu'autant que tout le reſte ; (obſervez que la vieille commençoit à craindre le dénouement) il ſe répandoit une odeur que celle du genièvre ne pouvoit pas vaincre. “ Oh ciel ! quelle abominable infection ! s'écria - t - il , il eſt impoſſible d'y tenir. Les fées ſe feroient-elles moquées de moi , ou ſerois-je dupe de moi-même & de ces vieilles créatures ? Voyons : Il s'élançe du lit. Il avoit donné parole de recevoir la dame dans l'obſcurité , & il avoit en effet tenu parole ; mais , par précaution pour lui-même , & ſans prétendre à éclairer ſes plaiſirs , il avoit caché une lampe à trois mê-

ches sous un grand vase de la Chine. Il a soulevé le vase; il voit le plus odieux spectacle de la nature. C'est la vieille, immobile, presque pâmée, & le petit bout du doigt verni est au bout de ce bras décharné, qui vouloit enlever le coffre. L'infection redoublant de plus en plus autour de cet être effrayant & presque inanimé: abominable monstre! s'écrie-t-il, tu n'es pas une fée: tu es une palfrenière du Daggial! il court à la croisée du cabinet, l'ouvre avec précipitation, enlève la vieille, comme il eût fait une plume, & la jette par la fenêtre. Elle eut à peine le temps & la force de jeter deux cris,

Débarassé de cet objet dégoûtant, il sort de son cabinet que l'odeur & l'idée de son aventure lui rendoient insupportable, & va essayer de prendre du repos sur une ottomane dans une

pièce voisine. Heureusement il avoit si peu dormi les nuits précédentes, s'étoit donné de si étranges mouvemens, pour des préparatifs dont il n'avoit voulu confier le soin à personne, que la lassitude l'emportant sur le dépit, le plongea sur le champ dans le plus profond sommeil.

La vieille méritoit sa mauvaise aventure. Elle devoit être tombée de la hauteur de trente pieds sur un terrain fort dur; mais il semble que la fortune se plaise à racrocher en l'air les sujets de cette espèce, pour les empêcher de se rompre le col. Elle n'étoit qu'à seize pieds du sol, sur lequel elle devoit être fracassée, quand une branche d'arbre l'arrête par sa chemise. La voilà suspendue, & dans un tel équilibre, qu'on eût pu croire qu'elle nageoit en l'air. Il faisoit un vent impétueux, dont tout l'arbre

étoit ébranlé, & le squelette plaintif, obéissant à toutes les fougues de l'air, figuroit alors le plus effrayant épouvantail, en action, qu'on eût pu placer pour la défense d'un jardin.

Le désordre apparent de la nature a souvent un genre d'utilité qu'il ne nous est pas possible d'appercevoir. Ce vent impétueux, qui faisoit voltiger la vieille, amenoit, en grande hâte du fond de la Perse, vers Astracan, deux fées qui venoient de dérober le fils unique d'un prince de Georgie & d'Irimette, au glaive des assassins, sous lequel son père & le reste de sa famille avoient malheureusement succombé. Le jeune enfant étoit parti sans avoir déjeuné, & les dames n'avoient pas même une boîte à bons-bons.

Chéridiane, la plus considérable des deux, dit à sa sœur : " arrêtons-

nous dans cette contrée. Il y a dans le verger qui tient au palais du roi d'Astracan, un poirier qui porte d'excellens fruits. Ils doivent être mûrs, & rafraîchiront notre enfant. Elle dit : à son ordre le nuage s'abaisse & vient raser les murs de l'enclos.

De jour & de nuit, les yeux des fées voyent de fort loin & sans lunette. " Qu'apperçois - je ? dit Chéridiane. Je vois un spectre qui rode autour du poirier. Est-ce pour le détruire ? Est-ce pour le dépouiller ? Mais il ne rode pas, il va, il vient, il ne s'élève ni ne s'abaisse. Il y a ici de l'extraordinaire. Arrêtons-nous & consultons notre livre.

Les dames se mettent à l'étude, & apprennent toute l'aventure du roi d'Astracan. Depuis long-temps, elles avoient ouï parler de sa manie, & elle leur faisoit compassion.

Faisons, disent-elles, d'une seule pierre deux ou trois bons coups. Ce prince, sans son travers, seroit assez disposé à faire le bonheur de son peuple; donnons-lui une leçon, & apprenons-lui à ne pas donner tête baissée dans tous les contes qu'on lui fait. Pour se marier à une de nous qui ne sauroit que faire de lui, il refuse la main d'une charmante princesse dont il est aimé. Faisons d'abord ce mariage, & nous mettrons ensuite, entre les mains de ce nouveau couple bien assorti, notre petit prince de Georgie; & par-là nous lui procurerons de bons guides & un appui. En attendant, nous nous amuserons un peu aux dépens du roi, & surtout de la vieille. Nous serons obligées de faire un voyage au Candahar; mais c'est peu de chose.

Le parti pris, les dames se mettent à l'œuvre, & s'en occupent toute la nuit.

Au lever du jour , le soleil ayant dardé ses rayons en plein sur les yeux de Kalidbadkan , ils l'ont reveillé. Les dégoûts de la scène mortifiante de la vieille se retracent à son souvenir , irritent son esprit , lui font soulever le cœur ; mais il se rappelle qu'il l'a terminée par un meurtre ; il ne doute pas que la vieille ne soit en mille pièces ; & , s'il ne peut échapper aux remords de cette action indigne de lui , il doit au moins en effacer les traces : elles pourroient instruire le public d'une aventure dont le dénouement le couvre de confusion.

Il s'approche en tremblant de la croisée , par laquelle il a si brusquement fait voler la vieille , & la cherche des yeux dans le jardin. Qu'on juge de son étonnement , lorsqu'au lieu d'un cadavre , il apperçoit un superbe pavillon de velours blanc , sus-

pendu aux branches du poirier ; une aigrette en plumes d'autruche surmonte le couronnement de ce pavillon ; des glands d'or formés de brillantes cartifannes pendent à toutes les attaches , & ce métal en broderie relevée éclate même sur le dehors de ce somptueux enchantement.

Il se précipite dans le jardin ; & derrière des rideaux , qui surpassoient en richesse & en élégance toute la magnificence extérieure , il voit une beauté endormie dont les attraits sont à comparer à ce qu'il avoit pu voir jusqu'alors de plus parfait. Un mouvement rapide , involontaire , le précipite aux pieds de ce prodige. Il se rappelle alors ce que la vieille lui avoit dit & répété , pour le mettre en garde contre le rapport infidèle de tous ses sens. Ah , infortuné Kafil ! s'écrie-t-il , on vouloit faire ton bonheur ; tu n'en

étois pas digne. Tu n'as pas su vaincre un moment de dégoût. S'il étoit affreux , il étoit passager. Elle laissoit dans ton lit le reste de sa dépouille mortelle pour se régénérer déesse ; & dans ta fureur , dans ta folie , tu as jeté par les fenêtres le plus beau chef-d'œuvre des cieux , dont la jouissance t'étoit réservée. Ouvrez les yeux , belle offensée , disoit-il , en s'adressant à la dormeuse : voyez les pleurs , le désespoir d'un prince malheureux , prêt à répandre tout son sang en expiation de l'injure dont vous avez à vous plaindre.

A ces cris de Kalilbad , les jardiniers accourent de toutes les parties du jardin , où leurs travaux les avoient appelés. Ils ne conçoivent pas à quel propos , & comment , leur souverain a pu faire dresser dans l'espace d'une nuit un aussi superbe pavillon ; quelles

raisons il peut avoir de former des plaintes aussi amères ; quelle est , & d'où peut venir cette belle dame , à qui elles sont adressées.

Mais de toutes les confusions , il n'y en a point de semblable à celle de Cancrélade ; car c'étoit elle-même que les fées avoient environnée de tout ce faste , & couverte du plus brillant vernis qui fût jamais sorti des trésors de la beauté & des sources de la fontaine de Jouvence.

La vieille regardoit avec surprise ses mains , les promenoit sur sa gorge , y trouvoit des boucles de cheveux d'un blond cendré , dont l'éclat le disputoit à celui des perles. Tout en faisant cette revue , elle apperçoit à sa ceinture un miroir entouré de saphirs. Elle y jette les yeux , & voit une beauté ravissante.

Dans un premier mouvement , elle

le retourne pour chercher l'objet merveilleux représenté dans la glace. Un moment après elle y voit cette même figure, obéissant à tous les mouvemens qu'elle-même cherche à faire des yeux & de la bouche. Devenue, par l'excès de sa surprise, aussi stupide que belle, elle n'est encore en état de profiter de rien de ce que lui dit Kalibbad, qui s'épuise à ses pieds en protestations & en excuses.

Le palais du souverain s'est rempli de la foule de ses sujets, déjà imbus de la merveille du jour. Le page a conté, à qui a voulu l'entendre, l'histoire des deux vieilles, dont l'une s'est introduite dans le palais dégoûtante à faire mal au cœur, & s'est reveillée plus belle que l'amour dans un pavillon de foie & d'or.

Mophétuse avoit rodé toute la nuit dans les environs du palais, non sans inquiétude

inquiétude d'en voir chasser avant le jour sa camarade , & se tenant toujours prête à gagner au pied en cas de quelque mésaventure.

Oh, oh! disoit cette bohémienne, si le diable a fait cela pour Cancrélade , pourquoi n'en feroit-il pas autant pour moi qui ne vaux ni plus ni moins ? Je n'avois jamais pensé à devenir belle dame ; il ne faut pas refuser cette fortune. Voyons comme celle-ci aura su user de la sienne , & si elle n'aura pas oublié le coffret pour songer à s'attifer. Tout en gromelant ainsi , elle s'approchoit du jardin.

Cependant Cancrélade , sans rien comprendre à sa magnifique aventure , commençoit à se familiariser avec elle , & se déterminoit à en jouir. Elle donne la main à Kalilbad qui , de la manière la plus suppliante , la lui offroit pour la conduire à la salle du

festin , d'où elle doit passer-à celle du trône. Des grâces qu'elle ne se connoissoit pas , accompagnoient les moindres mouvemens , presque tout jusqu'à elle-même lui étoit étranger ; quand elle démêla Mophétuse qui faisoit effort pour percer la foule , en indiquant par des signes connus entr'elles qu'elle vouloit absolument lui parler. Le page venoit de l'appercevoir , & crioit : " Ecartez-vous ; faites place ; qu'on se range. Vous en voyez une , & voici l'autre. Il se fait sur le champ un écart : le respect y fait plus que la violence : dans cette matinée un hail- lon vermoulu en impositoit plus à toute la cour , & à la ville d'Astracan , que n'auroit fait l'aspect du manteau royal.

Cancrelade , en voyant Mophétuse , s'arrête d'abord , par l'effet d'un mouvement naturel. Une réflexion s'y est jointe. Mophétuse avoit , sans doute

à tort , la réputation d'être forcière. Jamais sa camarade n'a osé lui en parler crainte de l'indisposer , & de s'attirer de sa part un tort ; mais si c'est elle qui , trouvant par hasard la lune en belle humeur , lui a procuré la fortune dont elle jouit , en ne lui parlant pas il y a tout à risquer avec elle : en s'expliquant tout en ira mieux. Mais il faut la voir venir ; dans le cas où on ne lui auroit point d'obligation , on trouvera bien le moyen de s'en défaire.

Tout en faisant ce calcul , la vieille rajeunie quitte la main du roi , prend celle de sa camarade : " Sire , dit-elle , il faut que je rentre sous le pavillon , pour m'y entretenir seule un moment avec mon amie.

" Votre amie & vous , madame , dit Kalilbad , êtes souveraines chez moi ; en disant cela , il saisit le bas du

haillon qui couvrait Mophétuse , le baïse avec respect & s'écarte.

Dès que Cancrélade & Mophétuse furent seules sous le pavillon : Mais est-ce bien toi ? Comme te vla belle ! cria celle-ci. Assez , dit l'autre , est-ce que tu ne le voulois pas comme ça ? dis donc ?

“ Que veux-tu que je te dise ? reprit Mophétuse. Si le diable l'a voulu , il faut bien que je le veuille ; mais comment cela t'est-il arrivé ?

“ Quoi ! dit la rusée Cancrélade , tu n'en as donc rien appris , & je pensois qu'on t'eût pu faire au moins une partie de mon histoire ; mais la voici.

“ Quand je fus entrée dans la chambre du prince , d'abord il étoit tout feu , & tout alla bien. Je tâtonai pour trouver le coffre & m'en aller ; car , par prudence , je ne voulois pas lui

faire une longue visite : il me prit la main dessus. Cela lui donna de l'humeur. La peur me prit. Tu fais que, quand j'ai peur, je suis sujette à un accident. Le prince s'échappe du lit, va chercher une lumière qu'il avoit cachée sous un grand pot ; & me voilà dénigrée. Il entre en fureur, me fait , & me jette par la fenêtre, comme il auroit pû faire un volant : heureusement je tombe dans le jardin sur un gros tas de fumier préparé pour des couches. J'étois nue, le froid étoit vif, je m'y enterre jusqu'au col ; j'en mets un bon pied par-dessus ma tête, & j'appelle Balabacra.

“ Et qu'est-ce que ce Balabacra, dit Mophétuse ? C'est, répond Canrélade, un bon petit génie que ma mère m'a conseillée d'appeler quand je me trouverois dans l'embarras. J'appelle donc Balabacra : il vient. “ Que me

veux-tu ? m'a-t-il dit. J'ai répondu : *Beauté , Jeunesse , Richesse* : & lui alors , quoi ! tu ne veux que cela ? Parbleu on t'a campée dans le moule où cela se jette ; tu vas les avoir ; mais reste bien clofe en ton fumier ; je t'y ferai croître , reverdir , fleurir comme un rofier.

Qu'à ça ne tient , ai-je répondu , & je me suis blotie dans mon tas. Je m'y enfonçois de toutes mes forces. Balabacra tournoit tout autour de moi en difant fon grimoire. Courage ? Courage ? Me crioit-il de temps en temps :

Tout ce qui put
Porte falut.

Et il travailloit , pour me payer de ma complaifance , à ce beau pavillon qui eft la moindre de fes galanteries. De temps en temps il venoit voir fi mon rajeuniffement avançoit , & il me

jetoit par dessus la tête une épелlette de fumier de plus.

On se gâte en couchant avec les princes. Voilà que je viens à rêver à toutes ces fleurs, à tous ces baumes dont j'avois respiré l'odeur pendant la nuit. Une impatience me prend, & je fors brusquement du fumier. Balabacra accourt tout en colère: 'oh, la folle, crie-t-il', qui pouvoit revenir à douze ans! vas, tu viens de perdre six bonnes années par défaut de courage. Il valoit mieux te laisser suffoquer. Allons, tâches de t'en dédommager sur le reste. Les femmes ne savent point endurer le mal. Alors, il m'a prise par la main, & m'a conduite sur l'ottomane où nous sommes assises. "Dors, dors, mignone, m'a-t-il dit, en attendant le reveil de ton galant.

Quoi! tu n'as plus que vingt ans?

dit Mophétuse, & qu'as-tu fait des soixante autres ?

Balabacra , reprit Cancrélade , les a prises pour son compte : il en commerce avec ceux qui veulent se dépêcher de vivre.

Quelque dupe lui prendroit de cette marchandise là , dit Mophétuse. Mais tout ce que tu me racontes est merveilleux , & il n'a fallu pour cela qu'un tas de fumier : nous en avons un si beau dans notre cour ?

Hélas , reprend Cancrélade ! il falloit qu'on me jetât par les fenêtres pour m'en faire connoître tout le mérite. Dans le fond , ma chère , nous sommes tous ici dupes de notre nez & de nos yeux ; sans le fumier il y a long-temps que la terre seroit aussi décrépite que je l'étois hier. Tout y en dépose journellement , & voilà le mystère qui renouvelle sans cesse les fleurs , les feuil-

les & les fruits. Vas , vas , ma chère Mophétuse , vas , si tu m'en crois , t'enterrer dans le nôtre , mais si avant qu'il n'y ait que Balabacra qui puisse t'en tirer.

Mais , reprit Mophétuse , je ne connois point ton Balabacra.

Prends un de mes cheveux ; dit Cancrélade ; fais t'en un collier ; ils viennent de lui , & l'attireront infailliblement. Quand l'odeur du fumier te portera trop à la tête ou au cœur , tiens bon ; appelle à voix haute , Ba-la-ba-cra. Tu répéteras trois fois , en laissant écouler un intervalle. S'il ne vient point , après avoir attendu un quart-d'heure , tu appelleras de nouveau , & jusqu'à trois fois. Alors il ne sauroit manquer de venir. Quand il sera venu , il te demandera ; que me veux-tu ? Et tu lui répondras , comme j'ai fait : *Jeunesse , Beauté , Richesse* : à

quoï il ne manquera pas de répliquer ;
Et pour cela qu'est-ce qu'on me laisse ?
Alors tu arracheras , mais net si tu le
peux , la rognure de l'ongle du petit
doigt de ton pied gauche. Il sera
comblé de ce présent , & ton affaire
ira de suite ; mais laisses-le te rajeunir
à sa fantaisie , pour devenir enfant
entre ses mains ; il ne faut pas faire
l'enfant. Tâches d'en sortir , à peu-
près , âgée d'entre treize à quatorze ans.
Alors je te prends pour ma nièce , &
te marie au Grand Kan des Tartares.
Mais dépêche toi : on me couronne
aujourd'hui. Demain je veux faire re-
connoître à ma cour ma nièce Elma-
zine. Il ne faut pas donner à ces gens-
ci le temps de pénétrer dans nos ru-
briques. Si nous sommes reconciliés
avec le Temps , il faut savoir profiter
du temps. Allons , ma chère Mophé-
tuse , prends ta course , & va , délibé-

rement te plonger dans le fumier par dessus ta tête. Ce qui se trouvera fait de jour ne restera pas à faire pour la nuit. La vieille entièrement persuadée s'en retourne sur le champ à son caudis.

Cours, cours, disoit Cancrélade, en la suivant des yeux; je te l'ai donnée bonne. Si je t'avois su aussi ignorante que tu l'es, je t'aurois hardiment méconnue & traitée comme tu le mérites; mais ce qui est fait est fait. Vas enter rer avec toi dans le fumier ce que tu fais de mes véritables secrets, & surtout, celui de notre trop ancienne liaison. Ton Athsmé ne t'y laissera pas vivre un quart-d'heure.

Mophétuse étant partie, Cancrélade, un peu rassurée contre ce qu'elle pouvoit appréhender, ou de son imprudence, ou de son indiscretion, ou de sa malice, reparoit à l'entrée du pavillon; présente majestueusement sa main à

Kalilbadkan; & on s'achemine vers la salle du festin.

La musique du roi précédoit sa marche; une nombreuse suite en augmentoit la solemnité; une foule de peuple très-curieux, très-difficile à contenir, en interrompoit, en troubloit de temps en temps l'ordonnance: pendant que cette pompe traversoit les cours & les appartemens du palais; on peut donner un peu d'attention à la retraite bien moins embarrassée de la vieille, qui croyoit courir à la fontaine de Jouvence.

L'impatience de se voir aux prises avec Balabacra lui donne des ailes. Elle seroit bonne à entendre, si quelqu'un avoit la patience de la suivre: elle parle tout haut, & ses phrases sont originalement coupées.

Cette Cancrélade! C'est pis que le diable pour la malice, Sorcière de mère

en fille ; vivre avec les gens depuis tant d'années sans rien dire , & puis , tout d'un coup Balabacra !.... si elle eût moins pué elle feroit encore vieille. Voyez le bonheur ? On la jette par la fenêtre : elle tombe sur le fumier ; & voilà Balabacra.... Balabacra ! Je ne veux pas oublier ton nom ; mon bon petit génie : mais il ne faudra pas me faire peur. Tu me donneras , beauté , jeunesse , richesse ; & , s'il ne te faut qu'un bout d'ongle , je t'en ferai bonne mesure. D'abord , je ne les rogne jamais ; & , si tu prends des années , je t'en donnerai tant que tu en ayes assez ; tu t'en déferas comme tu le pourras : je n'en reprendrois pas une minute. C'est comme le ventre de ma mère.... Allons , Mophétuse , presse-toi : c'est si charmant , de se voir jeune & belle : vite , vite , au fumier , & à balabacra.

Cependant l'auguste assemblée étoit

parvenue au fallon où elle alloit se mettre à table. Une estrade, couverte d'un dais magnifique, y attendoit Cancrélade & le roi. Ils n'y étoient point encore montés, lorsqu'une visite inattendue, annoncée par les huissiers du palais, force Kalilbad à aller au-devant d'elle.

Trois dames voilées se présentent. Deux d'entr'elles, superbement vêtues, en conduisent une troisième par la main. La parure de celle-ci est simple : elle est vêtue de blanc. Des fleurs, dont elle est couronnée, retombent en festons sur ses épaules & sur sa gorge. Une des dames tient par la main un enfant de six ans, dont le visage découvert est beau comme celui de l'amour. Les poètes de la cour disent que les grâces & le Dieu de Cythère viennent embellir la fête. Le roi voit la chose dans le plus beau, à sa manière. Cancrélade,

fans bien favoir pourquoi, la regarde de travers. Mettons-nous vite à table, sire; je meurs de besoin. Ces dames vous y feront connoître ce qui les attire ici.

Non, madame, répond Kalilbad. Je manquerois à ce que je vous dois & à vos sœurs les fées, qui viennent sans doute honorer mes noces. Je vais les recevoir, & elles mangeront sous le dais avec nous. En disant cela, il s'avance au-devant de ses nouvelles hôteses, auxquelles il fait un compliment très-embarrassé; mais le plus juste qu'il eût peut-être fait de sa vie.

„ Prince, dit la plus apparente des trois. Nous venons assister à une fête qui deviendra bien agréable pour nous, quand elle aura changé d'objet; & quand nous aurons pu nous faire connoître, vous nous saurez gré de l'à-propos de notre visite.

Eh, qui peut vous en empêcher, mesdames ? N'êtes-vous pas assurées de triompher ici de tous les cœurs à visage découvert ? Est-il une sorte d'hommage auquel vous n'ayez droit de prétendre ici ?

Nous n'aimons pas, sire, repartit la dame voilée, à jouer un jeu inégal. Avant de nous faire connoître pour ce que nous sommes, s'il est ici quelque personne qui veuille se donner pour ce qu'elle n'est pas, elle fera bien de quitter son masque. C'est le seul parti qu'elle puisse prendre.

Chacun cherche des yeux le masque indiqué ; personne ne le découvre. La seule Cancrelade paroît être un peu plus au fait ; & sans y réfléchir, fait un mouvement comme si elle vouloit se retirer.

» Ne vous en allez pas, madame, lui dit la dame voilée, qui avoit déjà

porté la parole : votre présence est trop nécessaire. On ne vous connoît pas ici, où vous vous préparez à jouer le grand rôle. Dites qui vous êtes, sans détour, sans subterfuge; & si, dans votre aventure, il est quelque circonstance qui soit inintelligible pour vous, on pourra vous l'expliquer; mais ne balancez pas....

Dans une occasion délicate, la finesse & même la ruse ne sauroient remplacer la prudence, qui peut seule conseiller les bons partis. Cancrélade étoit d'ailleurs esclave d'un naturel fortifié par une très - vieille habitude; la violence & l'impudence, réunies, formoient son caractère. Il s'échappe avec éclat. Ses regards & son teint s'enflamment, sa bouche se contorsionne; les belles boucles de sa chevelure se soulèvent, s'agitent, & semblent tout-à-coup des

serpens prêts à siffler sur la tête d'une furie.

Je ne fais, dit-elle, à la dame voilée, à quel propos vous parlez de masque ici. On n'y en connoît pas d'autre que vous; &, comme j'y suis maîtresse, je vous commande d'en sortir sur le champ, ou je vous ferai mettre dehors.

„ Voilà, reprend la dame voilée, pour une souveraine qui n'est pas reconnue, un ton bien impératif; un propos bien aigre, bien dur, bien grossier dans la bouche d'une femme qui paroît aussi jeune & aussi jolie. Asseyez vous-là, reine de trois-quarts-d'heure; nous allons voir ce qu'il y a sous le pot-aux-roses.

A ce commandement, Cancrélide, comme pétrifiée, s'asseoit malgré elle, sur une banquette, & semble obéir à un ressort.

La dame voilée tire une baguette de sa manche, en frappe trois fois la terre, en prononçant tout haut :

Une, deux & trois, qu'on aille, on
vienne,

Le plus malin qu'on me l'amène.

A l'instant même, une roface cramoisie & blanc, faite en point, placée au milieu du tapis de Turquie, dont le parquet du fallon étoit couvert, se détache avec le bruit qu'auroit fait une trape, soulevée avec effort. Un trou qui s'est formé vomit en trois temps un petit nain chassieux, cornu, velu & bancroche : il étoit nud ; un torchon sale lui servoit de ceinture. Ah, c'est toi, Roudougou ! D'où viens-tu ? Réponds : je te l'ordonne.

Je viens du lac où tout est noir,
Où le matin ressemble au soir.

Que fait ton maître ?

Mon maître tousse, bouffe, souffre ;
Il a son soulier en pantoufle.

Dis, garnement, quel est ton métier ?

Je fais le mal, jamais le bien ;
Je défais tout & ne fais rien.

En ce cas, tu feras aujourd'hui mon
ouvrier. Déshabille, & r'habille cette
princesse, pour qu'elle aille coucher
autre part qu'ici.

Roudougou étale son torchon par
terre, & se jette à corps perdu sur l'im-
mobile Cancrélade.

Allons, Princesse du Poirier,
L'autre t'attend sur le fumier.

En un moment on eût vu arracher
d'une main, mettre en tas de l'autre
sur le torchon, les cheveux, les dents,
la gorge, pèle-mêle, avec les hanches.
La peau s'enlevait sous la griffe, comme

celle d'un poisson sous le couteau d'un Hollandois, toute d'une pièce, & se rouloit sur le champ comme si elle eût été frite.

Cancrelade déshabillée & r'habillée en un clin-d'œil, présente un spectacle aussi révoltant à la vue, que celui qu'elle avoit offert sous le pavillon étoit ravissant. Alors son immobilité cesse : la volonté qui l'enchaînoit n'opérant plus pour la retenir, elle se lève avec précipitation, traverse en fuyant les appartemens & les cours du palais ; poursuivie par les huées, & harcelée dans les rues par les chiens, que quelque mauvais génie paroïssoit avoir déchainés contr'elle. Voilà son cortège, jusqu'au tas de fumier où sa digne compagne étoit presque au moment d'expirer, par l'effet de la mauvaise odeur.

A son approche, Mophétuse, trom-

pée par le bruit extraordinaire qu'elle entend, croit que le génie qu'elle appelle vient enfin à son secours. Elle élève la tête au-dessus des ordures dont elle étoit entourée. Arrivez donc, dit-elle, Balabacra ! J'étouffe.

Il faut laisser les deux vieilles s'expliquer sur le fumier : elles ne font pas là en terre étrangère ; des objets plus intéressans que ces tristes & fausses créatures, nous rappellent au palais du roi d'Astracan.

Roudougou, chargé de son paquet, est rentré par le trou dont on l'avoit vu sortir. La roface se rattache comme d'elle-même au tapis, sans qu'on puisse en appercevoir la couture.

La dame voilée adresse la parole à Kalilbad, étourdi par la scène extraordinaire dont il venoit d'être témoin.

» Vous voyez, prince, à quelle abominable créature vous avez pu être lié.

Cependant je ne dois point vous laisser ignorer qu'elle n'est pas coupable du dernier prestige dont vous alliez être la dupe.

Alors elle lui dévoila le secret de cette brillante transformation, opérée pour lui faire mieux sentir l'inconvénient de désirer des prodiges, & en amortir en lui le goût immodéré.

„ Il se pouvoit, sire, poursuivit-elle, d'après votre manie si généralement connue, de ne vouloir épouser qu'une fée, qu'une femme plus instruite & beaucoup plus dépravée que Cancrélade parvint à vous tendre un piège aussi brillant & beaucoup mieux concerté. Prévenez cette disgrâce; mariez-vous : l'intérêt de vos Etats & le vôtre l'exigent; mais cessez d'aspirer à des nœces inégales. Je suis fée & viens de vous en donner la preuve. Notre existence n'est pas problématique; mais comme

on n'a écrit & récité que des mensonges à notre sujet, vous n'avez pas pu prendre une juste idée de notre nature. Si une de nous pouvoit se résoudre à vous donner la main, & je vous parle d'un impossible; que feriez-vous d'une épouse qui ne pourroit l'être qu'en apparence; qui n'auroit aucun goût analogue aux vôtres, & dédaigneroit les objets les plus attrayants de vos convoitises? D'ailleurs, vous attendriez de sa puissance, & très-inutilement, des effets contraires aux loix qui en ont déterminé l'usage. Un ordre immuable enchaîne tout ici, & acquiert un ressort continuel par les contrariétés apparentes qu'il éprouve. Nous pouvons y concourir: nous ne pouvons rien déranger; & ne jugez pas de notre pouvoir par les effets extraordinaires dont vous avez été témoin. Il y a bien loin du prestige au prodige. Tout est

est vrai dans le second : les moyens n'en sont pas ici. Dans le premier, tout n'est qu'apparence. La vieille Cancrélide n'avoit point été rajeunie. Le pavillon magnifique, sous lequel vous avez vu cette prétendue beauté, s'est évanoui avec les charmes dont elle avoit été parée. Tout n'étoit qu'une illusion, & une illusion très-limitée : elle ne pouvoit avoir que la durée d'un songe, dont elle étoit l'image. L'architecte de cette brillante imposture ne valoit pas mieux que celui qui l'a détruite. Je pouvois sans tant d'appareil, en soufflant sur cette vapeur colorée, la dissiper; mais j'ai voulu vous faire connoître les véritables artisans des impostures dangereuses auxquelles vous vous étiez exposé, afin de vous prévenir désormais contr'elles, & vous apprendre ce qui peut arriver à ceux qui s'exposent aux prestiges des illu-

sions. En un mot, prince, rien n'avoit été fait, rien n'a été détruit, mais vos yeux, ceux de votre cour ont été fascinés. Nos occupations ordinaires ne sont point d'un genre aussi bas; un intérêt bien vif, & dont, quelque jour, vous connoîtrez la source, nous porte à secourir, à consoler les pauvres mortels, qui sont pour nous des objets de compassion, dans quelque rang qu'ils se trouvent placés. Nous les plaignons beaucoup, parce qu'ils sont fort à plaindre. Nous avons donné des larmes à la mort prématurée de votre respectable mère. Votre obstination à courir après des chimères en a précipité l'événement. Ah, si vous eussiez donné la main à l'aimable, à la vertueuse princesse de Candahar!...

Ah, madame! dit Kalilbad les yeux baignés de larmes, l'amertume de ce reproche me pénètre. Il me rappelle

ma dureté à l'égard de ma mère; mon injustice à celui de la plus charmante princesse de la terre.

La répareriez-vous, prince, dit la fée..... Si je la réparerois? Conduisez-moi à ses pieds, & vous serez témoin des transports de ma joie, si votre puissance, ma flamme & mes regrets peuvent m'en obtenir le pardon.

Vous n'irez pas loin pour l'obtenir, dit la fée, en levant de concert avec sa sœur le voile qui couvroit la jeune princesse de Candahar.

Toute la cour d'Afracan fut éblouie, à la vue des charmes de Bellafire. Un sentiment aussi vif que profond, une émotion douce & naïve donnoient à sa ravissante physionomie un jeu, une vie, un éclat qui la rendoient touchante, sans qu'elle perdît rien de ce qu'elle avoit de piquant. Kalilbad est à ses pieds; & ne s'en relève que pour

recevoir sa foi & lui donner la sienne. Plein de reconnoissance pour les célestes instrumens de son bonheur, il insiste pour qu'elles veuillent bien, levant leurs voiles, se faire connoître particulièrement de lui.

Vous prenez un mauvais moyen, lui dit Chéridiane, & vous ne nous trouveriez pas aussi belles que vous le supposez. Nous sommes des beautés sérieuses, trop semblables aux vérités dont nous sommes quelquefois les interprètes. Vous êtes trop jeune encore, pour que nous nous montrions à vos yeux à visage découvert; mais nous ne faisons pas vœu de vous être toujours aussi étrangères. Pour vous rassurer sur nos intentions à votre égard, nous vous laissons un gage de notre confiance en vous : c'est le légitime souverain de la Georgie & de l'Irimette, dont votre épouse connoît l'histoire. Qu'il ap-

prenne ici par votre exemple à mériter de régner sur ses semblables, quand nous vous aurons obligation de ce petit chef-d'œuvre, vous nous verrez à visage découvert. Mais, avant que de vous quitter, pour vous consoler de ne pas tout connoître, je veux vous dire un secret. Une belle femme animée d'une passion honnête, est le plus ravissant spectacle qui soit sous les cieux. Nous vous laissons cette merveille; c'est d'elle seule que vous devez vous occuper.

Fin du sixième Volume.

T A B L E

DES FABLES ET CONTES

Contenus dans ce Volume.

<i>L'Aigle, la Chouette & le Cigne. Fable allégorique.</i>	page 5
<i>Vers à M^{de}. la Comtesse de Beauharnois, &c.</i>	13
<i>Le prix des Oiseaux. Fable.</i>	19
<i>La famille de Deucalion, ou l'origine des caractères. Fable allégorique.</i>	25
<i>Plutus & Protée à la Cour de Jupiter. Conte allégojique.</i>	35
<i>Prométhée sur le Caucase. Fable allégorique imitée de Lucien.</i>	48
<i>L'honneur perdu & recouvré en partie & revanche, ou rien de fait. Nouvelle héroïque.</i>	55
<i>La Belle par accident. Conte de Fée.</i>	165

Fin de la Table.

JAN 20 1920

